

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

LA TROISIÈME ESPECE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Isabelle Denis-Gohin

"Îlot de sable blanc 2"
Frédéric Ducarme (2017) Licence CC BY-SA 4.0 (au dos)



LA TROISIÈME
ESPÈCE

Chapitre 1 BRUXELLES

Théo Dewez sort de la librairie “La jeune Parque”, rue des Éperonniers. Cette fin de journée d’automne est fraîche, alors Théo s’était mis sur le dos le vieux par-dessus, un vieux machin que son paternel portait déjà jeune, en 1871. C’est une relique familiale, l’objet... le second objet aujourd’hui, auquel il tient le plus.

En effet, il marche sur le trottoir éclairé par les lampadaires municipaux de Bruxelles, tenant entre ses deux mains comme un trésor, l’ouvrage qu’il a dégotté dans le coin de la librairie où sont installés les livres rares ou épuisés.

La rue est presque vide à cette heure-ci, cela semble le rassurer, même si de ses yeux il fait bien attention... de... ?

— Théo !

Un homme plus grand que lui et bien plus jeune l’interpelle depuis la fenêtre entrouverte d’un de ces bistrotis familiaux qui peuplent encore les villes ou villages en ce début de décennies 60.

Il tourne la tête, presque embêté de devoir lui répondre.

Intérieurement, il soupire.

— Tiens... Antoine, que fais-tu là ?

Il est rieur et dégingandé, habitué du lieu, celui qui interpelle ainsi Théo Dewez.

— Ben, tu vois bien, fripouille solitaire... allez, viens t’en jeter un avec moi, je t’offre.

“Ah non, pas question de me coltiner ce fauteur de paroles inutiles, ce trou sans fond. Pas ce soir”, ronchonne-t-il.

— Non... j’ai autre chose à faire qu’à perdre mon temps dans la mousse tiédasse.

Le grand type, pas plus inquiet que ça, regarde passer Théo maugréant.

— Une prochaine alors !

“C’est ça, c’est ça, quand les autruches auront des dents, pignouf”, sourit-il de son sarcasme silencieux.

Tenant toujours précieusement son “bien” ; lorgnant de droite et de gauche pour voir si personne ne va le lui voler, il se dirige vers l’arrêt du bus 17 qui a remplacé le tram depuis peu.

Mécaniquement, il regarde sa montre.

“18h12... c’est malin, j’ai loupé celui de 18h09... ce satané bus, une belle connerie. Le tram c’était tellement plus...”

Il cherche un argument valable pour son grognement chafouin intérieur.

“...Bruxelles.”

Un bruit sur sa gauche. C’est le bus qui arrive.

“En plus, en retard le 18h09... de mieux en mieux !”

Juste avant de monter, Théo jette un dernier œil soupçonneux.

Alors que le bus repart, il achète comme à son habitude, le ticket auprès du receveur.

— Deux francs, monsieur.

— Je sais, je sais ! dit-il agacé.

“Tac-Tac”. Le receveur lui rend son billet dûment composté par le boîtier à manivelle que tient, sur son ventre, l’employé de la STIB.

Après avoir demandé qu’on lui indique que son arrêt était en vue avant, il va s’asseoir tout au fond du bus, pour mieux s’assurer de tout voir, même si c’était au fond qu’étaient les fumeurs.

“Personne, même pas un nécrosieur de poumons... tant mieux... sale engeance !”

— Prochain arrêt, Étangs d’Ixelles ! éructe à haute voix le receveur, tout en regardant d’un mauvais œil le passager Théo.

Celui-ci descend, tenant fermement son précieux ouvrage entre sa main et son côté droit ; de l’autre, se tenant bien à ce qu’il peut pour descendre.

“Saleté, ces bus !”

Il finit son trajet jusqu’à chez lui, à pied. C’est là, juste au niveau du “Café du Viaduc”¹, lieu emblématique du quartier depuis des lustres, qu’il croise “la Flamande”, madame veuve Margaretha Van den Broeck, qui promène ses trois chihuahuas. Margaretha est toujours habillée en noir depuis la mort de son mari, en 1944... qui fut exécuté par la résistance belge pour complicité avec l’occupant nazi.

Théo déteste lui adresser la parole, mais en “bon chrétien” il baisse cérémonieusement la tête, silencieusement en la croisant.

Un des toutous, pris d’une soudaine envie de vocalises, l’asperge d’abolements qui se veulent agressifs. Théo le regarde avec condescendance...

“Après tout, ce n’est pas de sa faute si l’autre... est une Flamande !”

— Allons Prince, laisse le petit monsieur tranquille, hypocrisie-t-elle.

Finalement, Théo arrive à la vieille porte en bois du 140 rue du Viaduc.

Il regarde une dernière fois derrière lui si personne ne l’a suivi. Ferme la porte d’un coup sec, traverse le petit jardin et monte l’escalier jusqu’au deuxième étage.

Il s’essuie les pieds sur le paillason marqué d’un “Welcome” et ouvre sa porte.

Il allume immédiatement le plafonnier, éclairant d’une lumière jaunâtre une pièce cuisine, sans salle d’eau, et encore moins de bains.

À peine le temps de se mettre en tenue de soirée... pyjama jaunâtre, sortie de bain en guise de robe de chambre... et “son livre”.

¹ Absolument imaginaire... pour “la cause”. NdA

Samedi matin, Théo se réveille un peu tard pour lui, 6h45. Il a étudié son livre jusqu'à une heure inhabituelle, et s'est même endormi sur son vieux fauteuil. Mais il en est sûr maintenant...

“Je le savais, je vais pouvoir contacter Samy et lui en parler, il faudra bien organiser une expédition.” Il éteint son cerveau et se lève, avec la démarche hésitante habituelle du matin. Une toilette matutinale. Un café fort, trois sucres et un bout de pain plus très frais avec un peu de confiture de mûres ; une de celles de “Tantine”. Le tout posé sur un long plat en guise de plateau.

Arrivé sans encombre avec son chargement jusque devant son fauteuil avachi, il pose le plateau à côté, sur “la” table. Juste après, il tourne le bouton de son Philips². Il s'assied et écoute le journal du matin de la BBC World Service, comme à son habitude.

“...bservons³ aujourd'hui non pas une victoire d'un parti mais une célébration de la liberté ; symbole à la fois d'un renouveau et d'un changement, car j'ai prêté serment devant vous et devant Dieu tout-puissant, tel que nos ancêtres l'ont prescrit il y a près de deux siècles.

Le monde est très différent maintenant. L'homme détient entre ses mains mortelles le pouvoir d'anéantir toute forme de vie humaine, mais aussi celui de favoriser la croissance de la liberté humaine. En cette heure de changement et de défi, une nouvelle génération d'Américains ; née dans ce siècle, trempée par la guerre, disciplinée par une paix difficile et amère ; est fière d'assumer la responsabilité longtemps assumée par nos ancêtres...”

Théo se lève, laissant le discours d'investiture de John Fitzgerald Kennedy de la veille, 20 janvier, continuer sans lui à la BBC.

— Assommant ces hommes politiques... grommelle-t-il en traînant des charentaises jusqu'aux vécés.

Il ferme la porte de ses toilettes et s'assied sur le trône, serré entre le mur de gauche qu'il touche de son coude et le dérouleur à sa droite, posé, depuis qu'il est tombé du mur, sur une pile de vieux livres disparates.

Il revient de sa commission, se rassied et continue son café en écoutant la fin du discours.

“...Citoyens du monde ; ne vous demandez pas ce que l'Amérique fera pour vous, mais ce que nous pouvons faire ensemble pour la liberté de l'hom...”

Théo s'est levé.

— Quel con ce type “la liberté...” gnagnagna ; tu parles ! Mon cul c'est du poulet ! Mais là où il a raison... c'est “ce que nous pouvons faire ensemble.”

Il se lève, décidé. Il va jusqu'à son appareil téléphonique. Ce truc qu'on lui a installé il y a deux ans.

“Voyons... 46 27 53”.

² Modèle Philips B3X72A, accessible, bien mais pas ostentatoire.

³ Évidemment, sur la BBC, le discours fut retransmis, donc en américain. CQFD.

Chapitre 2 IXELLES

“Toc-Toc-Toc”.

— Entre Samy, entre !

Le petit homme, d'apparence ordinaire, totalement glabre, qui vient d'entrer, va sur ses cinquante-six ans, il paraît être en bonne forme. Il est aussi plus jeune que Théo. Habillé élégamment de bas en haut : d'une paire de chaussures en cuir noir à lacets, un pantalon de flanelle grise à pinces, une chemise blanche à fines rayures bleu clair sous un pull sans manches à col en “V” prune, un blazer de laine bleu nuit, un long pardessus de couleur camel, une écharpe en laine fine d'un bordeaux uni enroulée autour du cou et enfin un chapeau mou gris sur son crâne déjà bien dégarni.

Il pose son sac de sport cylindrique qu'il portait en bandoulière et sa housse de raquette.

— Tu viens avec ton attirail ? demande Théo un peu railleur.

— Non, je dois faire un tennis, après, avec mon banquier... j'en profiterai pour lui demander ce qu'il pense de cette entreprise américaine... Holoid Xerox.

— Haloid Xerox plutôt ?

— C'est ça... c'est nouveau et risqué, mais ça me semble une entreprise sérieuse pour mes rentes. Mais tu connais ?

Théo qui était resté dans son fauteuil défraîchi, avec “le” livre sur les genoux, semble tout à fait indifférent à ce que vient de lui dire son ami.

— Depuis que je te connais...

— C'est-à-dire depuis ma fuite de mon Tibet natal.

— Oui... je disais, avant que tu ne m'interrompes, que depuis que je te connais... je ne sais pourquoi, mais je mémorise ce genre d'information inutile. Et j'ai entendu parler de cette nouvelle société... Haloid Xerox, sur Voice of America, je crois. Aucun intérêt ses photocopieurs⁴, qui ça va intéresser ?... Pffff... Mais viens, et arrête de m'enquiquiner avec tes histoires de gros sous.

Samy Darge a le geste lent de sa culture tibétaine, il a toujours été comme ça, même après son établissement à Bruxelles, grâce à une de ses amies, Margaret Jerome, qui travaillait à Bletchley Park au sein de l'équipe d'Alan Turing. Elle l'avait fait sortir des griffes des communistes chinois de Mao Tsé Tse Young en 1950.

Sereinement, il pend délicatement son grand manteau avec son écharpe par-dessus à l'une des boules du portemanteaux de l'entrée.

— Grouille Samy.

Ce dernier laisse toujours passer la mauvaise humeur habituelle de Théo pour qui il ressent un immense respect, car il lui doit l'ouverture à la langue française et la découverte de tant de livres anciens, souvent sur des cultures oubliées.

— Oui, mais tu sais, la paléontologie a bien attendu des siècles, alors quelques secondes de plus ou de moins.

Théo lui sourit. En fait, Samy est le seul homme qu'il admire depuis qu'il le connaît, alors qu'il finissait sa carrière de Professeur ordinaire titulaire d'une chaire de recherches paléontologiques et doyen de la faculté des sciences de l'Université libre de Bruxelles.

— Certes, certes, d'autant que je cherchais cet ouvrage depuis si longtemps.

— Où l'as-tu trouvé au fait ?

— Je te l'avais dit au téléphone... à “La jeune Parque”.

Le quinquagénaire prend un petit tabouret de tisserand et s'y pose, juste à côté de son ami. Il prend son étui à lunettes dans l'une des poches de son gilet, et après avoir sorti celles-ci, il les pose doucement à la moitié de son nez, comme il le fait depuis qu'il a découvert et adoré le professeur Tournesol dans un album de Tintin.

— Alors, raconte-moi... ce que tu m'as dit au téléphone était étrange et ton excitation ne me permettait pas de comprendre la portée de ta découverte.

Théo lui pose une main amicale sur l'épaule.

— Je suis désolé, tu sais à quel point je peux être antipathique.

Son ami lui rend la pareille en posant délicatement sa main sur son épaule.

— Je sais... allez, dis-moi.

Retrouvant son enthousiasme intellectuel, Théo lui montre l'ouvrage.

“Voyages de recherches paléontologiques sur les traces de James Cook dans les mers australes en 1879-1883”, de Lennart Hallqvist, traduit du suédois par Xavier Marmier dans l'édition de 1892 parue à la Librairie ancienne Firmin-Didot & Cie. Samy paraît sincèrement étonné, et devient soudainement curieux.

Théo ouvre le volume imposant.

— Lis, à voix haute s'il te plaît, là en bas de la page 143.

Samy baisse la tête, ajuste ses lunettes et lit.

— “Je venais de relire le passage que James Cook avait écrit dans sa relation de son dernier voyage, et paru sous le titre de “Troisième voyage

⁴ Si le premier copieur (le Model A d'alors Haloid Company) est sorti en 1949, c'est le Xerox 914 qui est le premier copieur sur papier ordinaire, lancé le 16 septembre 1959.

de Cook”⁵ : “5 mai. Le vent soufflait fortement, presque en coup de vent, du nord-ouest, avec un temps épais. Vers cinq heures du soir, alors que nous n’étions plus qu’à une vingtaine de milles d’un îlot que j’ai nommé Bligh’s Cap, nous avons mis à la cape sous voiles réduites pour attendre le jour et un ciel plus clair afin de pouvoir faire terre. À 19h30, nous avons trouvé le fond à 115 brasses, sur un banc de sable noir fin mêlé de petits cailloux. Pendant la nuit, la profondeur a varié entre 120 et 145 brasses.” Puis, plus loin, il écrit encore : “Nous avons tout juste réussi à passer au vent de l’île en question. C’est un rocher haut et arrondi, que j’ai nommé Bligh’s Cap. Il s’agit peut-être du même que celui que Monsieur de Kerguelen a appelé l’Île du Rendez-vous ; mais je ne vois pas ce qui pourrait bien s’y rassembler, sinon les oiseaux de mer, car cet endroit est certainement inaccessible à toute autre créature.” C’était incroyable ! Car nous venions de voir à proximité, environ à cinq miles au nord de cet îlot que James Cook a appelé Bligh’s Cap, un autre îlot certainement soulevé depuis peu ; sans doute par un mouvement magmatique. Nous y avons vu dessus une construction en pierre, pas simplement un tas, mais bien une architecture faite de blocs de pierres mises les unes sur les autres d’une manière pensée. Pourtant, là, au nord de l’île Kerguelen, jamais aucune civilisation n’y avait été découverte.”

Samy Darge retire ses lunettes. Il est silencieux tellement ce qu’il vient de lire est incroyable. Cependant, après quelques instants, il se lève. Il tourne en rond autour du fauteuil où est resté Théo, flegmatique.

— ...Mais, c’est de la science-fiction.

Un sourire satisfait se dessine sur le visage de Théo.

— Non mon ami. Le professeur Lennart Hallqvist, titulaire d’une chaire de paléontologie à l’Université d’Uppsala entre 1883 jusqu’à sa mort en 1912 n’était pas un hurluberlu. Il faut que nous allions voir l’arrière-petit-fils, Einar Hallqvist, il est conservateur adjoint au Muséum suédois d’histoire naturelle à Stockholm.

— Attends, attends, tu veux que nous allions en Suède, pour aller voir un descendant de l’auteur de ce livre. Mais pourquoi ?

— Parce qu’il détient, je le sais, un autre document !

Chapitre 3 STOCKHOLM

Deux jours plus tard, le 24 janvier, Théo et Samy — grâce à une jolie culbute boursière de ce dernier sur des actions IBM — sont sur un bateau qui les emmène vers Stockholm. Ayant plus de deux jours de traversée, ils ont le temps de discuter ferme à propos de James Cook et Lennart Hallqvist. Évidemment munis de leur petite bibliothèque de voyage. Trois ouvrages en fait, le premier étant celui du professeur Hallqvist ; les autres, quatre volumes du livre de James Cook dans sa traduction de Jean-Nicolas Dèmeunier, parus en 1785, et reliés cuir ; enfin, un petit lexique de discussion, français-suédois, acheté avant le départ.

En pleine mer du Nord, cette fin d’après-midi, la mer est trop agitée pour leur permettre de profiter du paysage. Ils s’étaient donc installés à une table, non loin du bar, devant deux limonades.

— Tu ne m’as pas dit ce que ce Einar t’avait répondu, au sujet de ce document, demande Samy.

Théo, reposant son verre après avoir bu un peu, se penche vers Samy, ainsi que le ferait un compteur.

— Il n’a rien voulu me dire, en fait. Mais il m’a confirmé que nous pourrions le voir, l’étudier et même recopier ce qui pourrait nous intéresser... mais pas question de l’emporter ; il a été très formel sur ce point.

C’est donc au petit matin du 27 janvier que les deux amis descendent du bateau. Leur démarche n’est pas très assurée d’abord, la traversée fut mouvementée, et remettre les pieds à terre reste une épreuve à passer.

Le port de Stockholm déborde d’activités, non seulement de passagers comme eux, faisant le voyage soit par la même Compagnie Maritime Belge, soit par d’autres. Mais aussi des cargos déversant leurs caisses de marchandises diverses. Laissant la fourmilière s’activer ; les deux compères se dirigent vers l’arrêt de tramway qu’on leur avait indiqué sur le bateau.

— Nous allons poser nos affaires à l’hôtel, Théo, et puis j’ai vraiment besoin de prendre un bain. La douche à bord était trop inconfortable.

Théo, qui semble avoir laissé sa mauvaise humeur en Belgique, lui tape dans le dos.

— Tout à fait d’accord. Pendant que tu te délasseras, moi j’irai prendre une bière et lire encore le capitaine Cook.

Samy Darge se laisse aller à rire du changement radical d’humeur de son ami.

Arrivés devant ce bon hôtel, sans grand luxe ostentatoire, que Samy a pris soin de réserver avant

⁵ James Cook étant mort durant ce troisième voyage, en 1779, l’ouvrage n’a paru en Angleterre qu’en juin 1784 sous la direction du Dr John Douglas (tâche d’édition du compte rendu du voyage confiée par l’Amirauté). Paru en français, en 1785.

leur départ, ils admirent le bâtiment de la fin du siècle dernier, en briques rouges, la façade ornée de décorations typiquement nordiques, de hautes fenêtres et au centre au second étage, un petit balcon privatif.

Il montre le balcon.

— Tiens, tu vois le balcon... c'est celui de notre chambre. Je n'ai pas pu prendre deux chambres... ils ont un groupe de financiers norvégiens en symposium.

Normalement, Théo aurait dû faire la tête, dire une méchanceté ou deux sur le pays ou la ville. Mais nullement.

— Bah, à la gu... on fera avec, se reprend-il.

Décidément, Samy n'en revient pas du changement d'attitude de son ami. Mais cela ne cesse de l'enchanter.

Vers midi, Samy rejoint Théo, attablé un peu à l'écart du bar.

Le salon, sobrement décoré, est meublé de tables rondes en bois sombre, où se reflètent les lumières tamisées de cet endroit à l'atmosphère feutrée. Au sol, une épaisse moquette beige assourdit les pas des gens qui vont et viennent. Si bien que Théo peut relire tranquillement le premier tome du troisième voyage de Cook.

N'entendant pas son ami le rejoindre, il sursaute sur sa chaise, reprenant sa tête habituelle.

— Merde Samy, fais gaffe !

— Désolé Théo. Je croyais que tu m'avais entendu.

— Faut pas croire, faut être sûr, comme disait mon vieux père.

Son visage rubicond se détend soudainement, et un sourire renaît.

— Voilà, tu vois, chasser le naturel... mais trêve de balivernes. Tiens, je viens de lire un passage, là, page 221 ; c'est le récit de John Anderson, chirurgien, lors de l'escale du 25 décembre 1776 au 1er janvier 1777 ; *"Aucune des terres découvertes... n'offre peut-être un champ moins vaste aux recherches des Naturalistes... Une petite plante... produit cette verdure... elle croît en larges touffes... on pourrait au besoin sécher cette tourbe & la brûler ; c'est la seule chose que nous ayons trouvée propre à cet usage... On n'aperçoit pas un seul arbrisseau... On y trouve un peu plus d'animaux... les phoques... viennent faire leurs petits... nous en tuâmes autant que nous le voulûmes... Nous ne vîmes pas d'autres quadrupèdes terrestres... une multitude... d'oiseaux... beaucoup plus de pingouins que d'autres oiseaux... Les collines... couvertes de neige... pieds... rochers escarpés... fissures... pierres énormes... Il doit presque toujours pleuvoir... sol marécageux... Nous n'avons rien découvert qui eût l'apparence d'un minerai ou d'un métal."*

— Et ?

— Ce qui veut dire que si une civilisation était implantée là à un moment de l'Histoire terrestre, elle n'avait peut-être pas d'outils métalliques. Je dis bien "peut-être" ! En tout cas, selon ce que je sais de mes propres connaissances, c'est qu'on n'a jamais trouvé trace d'aucun outil métallique, en tout cas, sur les îles de l'archipel des Kerguelen.

Un serveur, souriant, sorte de grand Viking, portant une moustache blonde très élégante, s'approche. Il toussote très poliment.

— Vous désirez boire quelque chose, demande-t-il au nouveau venu.

Samy se retourne, lève la tête pour apercevoir quand même la tête du garçon qui le surplombe de haut.

— Oui... oui... une Mariestads fera l'affaire jeune homme.

Puis il revient à son ami. Très intrigué par ce qu'il vient d'entendre.

— Donc, tu crois fermement qu'une civilisation a existé malgré tout en cet endroit de la Terre ?

Théo Dewez sait bien que son hypothèse ne repose que sur ce qu'il a lu dans le gros ouvrage de Lennart Hallqvist ; mais l'espoir de pouvoir confirmer cette hypothèse par le document qu'il souhaite pouvoir voir chez le descendant du chercheur aventurier de la fin du XIXe, le rassure.

— Oui, je veux y croire. Mais nous verrons demain, puisque j'ai téléphoné à Einar Hallqvist pendant que tu barbotais.

— Eh bien... demain alors.

Chapitre 4
DANDERYD

Un taxi stoppe dans ce quartier résidentiel de Danderyd, juste devant l'allée de graviers qui mène à un manoir du XIX^e siècle, celui-ci, de style anglo-suédois romantique, est agrémenté d'une petite tour d'angle circulaire de trois étages. Visiblement construit sur les ruines d'un ancien bâtiment, ce sont sans doute les vitraux colorés qui lui donnent cette impression de maison d'excentrique.

Jetant un œil curieux, Samy apprécie ce qu'il voit tout autour du domaine, un parc paysager, et aperçoit même une roseraie non loin d'un petit étang gelé.

— C'est d'un moche, conclut définitivement Théo en ne regardant rien d'autre que l'entrée salvatrice du manoir.

— Stenhaga gård... Stenhaga-vägen 12 Djursholm... It make fifteen crowns, please, dit le chauffeur d'une voix monocorde en se penchant vers Samy.

Ayant compris ce qu'il fallait "fifteen crowns", il paie les quinze couronnes et le taxi repart, ses roues glissant un peu sur la route enneigée.

— Allez, viens Samy... j'ai froid.

À les voir tous les deux, tâchant de ne pas glisser, on pourrait croire à un épisode comique. Mais ce matin-là il fait vraiment froid, aussi les deux amis ont mis de gros pulls. Samy, un shetland blanc cassé, avec le haut tricoté de motifs géométriques ; Théo a simplement enfilé un vieux pull brun avec quelques petits trous de mites. En plus, il fait gris, ainsi leurs longs manteaux ne sont pas inutiles.

Alors qu'ils marchent, la neige tombée durant la nuit crisse sous leurs pas.

Théo relève le col de son manteau paternel et se tourne vers Samy.

— Tu as vraiment l'air ridicule avec cette chapka, tu sais Samy ?

— L'important, c'est de ne pas prendre froid aux oreilles.

Le vieux grincheux reprend du service.

— Quel temps misérable... je me demande bien comment on peut vivre dans un patelin pareil.

Samy fait juste un signe d'acquiescement de la tête en levant les yeux au ciel.

La porte du manoir, d'un brun très foncé, est munie d'un heurtoir en laiton représentant, côté fixe, une tête de dieu nordique ouvrant une gueule sauvage, ce personnage à l'air guerrier porte sur le crâne un casque aux cornes démesurées. Quant au "heurtoir" lui-même, il figure un marteau.

Théo se met à sourire en coin.

— Vas-y, à toi l'honneur de taper le casque de ce Thor façon "grand siècle".

Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre doucement.

— C'est drôle, je m'attendais à ce que ça grince, Théo.

— Arrête de faire l'enfant, Samy ! On n'est pas dans un roman.

La personne qui vient d'ouvrir est habillée en livrée, perruque poudrée, bas blancs, souliers vernis et gants d'un blanc immaculé. Un homme d'une hauteur impressionnante, glabre, le menton relevé et proéminent, les yeux mi-clos. C'est une sorte de colosse complètement immobile, qui les accueille.

— Vad önskar herrarna ?

Théo réprime avec difficulté une de ses vacheries et laisse la parole à son ami.

— Pardon, nous ne parlons pas suédois, vous parlez français ?

Ouvrant un œil plus que l'autre, le majordome laisse filtrer un peu plus de sympathie.

— Ah ! Les Français... vous êtes attendus.

Cette fois, piqué au vif, Théo ne peut que reprendre l'employé de maison avec un ton particulièrement acerbe.

— Nous sommes belges, pas "français"... toi comprendre ?

Flegmatique plus qu'on aurait pu le penser, le géant en livrée tourne une tête aristocratique vers celui qui vient de le réprimander.

— Pardon pour votre province, mōssieur.

Samy, laissant Théo et le majordome lutter, admire les boiseries qui décorent les murs, ainsi que quelques tableaux hollandais du XVII^e. "Des originaux, sans doute", se dit-il. Le mobilier est à l'image de ce manoir. Les meubles brillent délicatement sous les lumières chaudes du couloir.

Théo, lui, bougonne entre ses lèvres.

— Province... province... espèce d'ostrogoth.

Les joues et le front de Théo commencent à rougir. Fort heureusement, le maître des lieux arrive bien à propos, évitant peut-être un bain de sang, verbal.

Einar Hallqvist doit avoir une bonne quarantaine d'années, le visage agréable, avec une fine moustache à la Errol Flynn, d'allure svelte, "racée" diraient certains. Il est en habit d'intérieur sous une sorte de robe de chambre très élégante en velours grenat et en pantoufles. Mais ce qui le caractérise d'emblée, ce sont ses petites lunettes rondes qui lui donnent un air particulier.

— Pardonnez mon majordome, messieurs, il a le langage direct... mais il est fort utile d'avoir de larges épaules sur lesquelles s'appuyer quelquefois.

Il se tourne vers le géant qui fusille encore Théo du regard.

— Kjell, s'il te plaît, mon grand, apporte-nous une collation... nous serons dans la véranda.

Un peu plus tard, dans la véranda de style anglais, il fait bon, les fauteuils en cuir sont larges et profonds. Quelques plantes vertes habillent les coins, alors que quelques oiseaux dans une volière piaillent joyeusement en ne regrettant peut-être pas le jardin, dans le froid, qui est de l'autre côté des baies vitrées.

Les trois hommes sont agréablement installés dans cette véranda devant une tasse de thé bien chaud ; l'hôte vient d'écouter ce qu'avait à lui dire Théo.

— Maintenant, je comprends tellement mieux ce que vous m'aviez raconté au téléphone, monsieur Dewez.

Il tourne lentement la tête vers la porte d'où était venu le majordome.

— Kjell, mon ami, veuillez aller chercher, sur mon bureau, le document qui y est posé.

Se retournant d'un coup, il se penche un peu vers ses invités.

— N'y voyez pas une sorte de caprice mondain, mais vous avez piqué ma curiosité et j'aimerais participer à cette... quête, évidemment, je mets mes moyens à notre disposition.

Pris par surprise, Théo se rembrunit, il déteste les surprises. Mais un semblant de courtoisie venant d'on ne sait où l'a saisi. Sa réaction laisse Samy pantois.

— Mais c'est une excellente idée, savez-vous ?

Quoique désarçonné par son ami, lui reste circonspect.

— Mais le Muséum ?

Alors que le géant arrive avec le fameux document, posé cérémonieusement au centre d'un plateau d'argent aux motifs de runes nordiques, Einar se remet en position droite, un sourire franc sur le visage.

— Aucun souci, mon cher, je suis l'un des plus importants donateurs de cette grande œuvre au service de la culture, ce n'est qu'une occupation qui m'empêche principalement de perdre mon temps... comme certains de mes contemporains de la même société dans le dilettantisme.

Théo, se retenant de son naturel, prend le carré de métal qui n'attendait que son impatience.

Il tourne vers Einar un regard perdu.

— Mais, dites-moi, d'où vient cette... chose extraordinaire ?

Content de son "effet", Einar le fait patienter un instant en buvant un peu de sa tasse. Mais la patience de Théo, déjà mise à rude épreuve, craque.

— Mais dites-moi, au nom du Christ !

— C'est mon aïeul qui, comme il l'a raconté en long et en large, uniquement à l'oreille de son fils Ragnar, mon grand-père... l'a trouvée sur un îlot qui n'a plus fait l'objet d'aucune communication depuis... peut-être a-t-il d'ailleurs déjà redisparsu sous les flots ?

La tête de Théo, qui fait un effort surhumain pour ne pas étrangler son hôte, passe du rose au rouge. Il réussit à se contenir malgré tout.

— Un îlot surgit des flots ?... Mais il n'a jamais cherché à en savoir plus, lui ?

— Eh bien... oui, mais devant l'incrédulité de ses pairs, il a préféré ne plus évoquer sa découverte. Donc on peut dire que c'est un "secret de famille", en fait.

Théo redevient rosâtre et se repenche sur le carré de métal aussi fin que du papier à cigarette, ce qui lui donne un air de "feuille". Regardant de plus près les caractères gravés, il ne s'attendait pas à cela... ce n'est ni du latin, ni du grec, ni même de l'araméen et encore moins maya. C'est une langue écrite qui lui est totalement étrangère.

— Merde, zut, crotte et flûte de bique !

Presque rieur, Samy, qui goûte toujours les expressions "gauloises" de son ami, lui prend très aimablement la feuille de métal où sont gravés les signes incompréhensibles. Son sourire s'efface. Lui aussi est déçu.

Il n'y a que Einar Hallqvist à paraître toujours satisfait.

— J'ai l'impression que vous vous étiez fait une autre idée du document rapporté par mon arrière-grand-père de son fameux voyage en Terres australes.

Dépité, Théo parle presque en soupirant, défait.

— J'avoue... oui.

— Mais qu'allons-nous faire alors ?

Einar se lève, tel un officiant voulant redonner vie à quelque moribond.

— Messieurs, il est évident que nous devons prendre contact avec Friedrich Meier, pour aller le voir à Leipzig !

— En RDA ? Mais comment ?

— Qui ça ? dit Samy.

Chapitre 5
NÄSBY

La Jaguar Mk 2 rouge bordeaux d'Einar Hallqvist roule en direction du manoir de Näsby, au sud-est de Täby.

Les deux personnes à l'arrière sont en grande discussion, c'est Théo Dewez qui pressure Einar Hallqvist de questions. Devant, Samy Darge, silencieux, écoute poliment la conversation, tandis que Kjell, en tenue appropriée de chauffeur de maître, est concentré sur la route enneigée de la campagne suédoise.

— Donc, vous avez connu le professeur Friedrich Meier durant la guerre ?

— Oui, oui, étant membre du parti communiste et ne voulant pas subir le même sort qu'Hans Beimler⁶, il s'était enfui en 1933, juste avant que la Gestapo ne vienne l'arrêter. Son frère, d'ailleurs, n'a pas eu la même chance, il est mort à Dachau en juillet 33.

Théo, qui n'en a que faire des apartés familiaux, recentre sa question.

— Mais alors, que faisait-il en Suède ?

Einar, tout heureux de raconter sa jeunesse durant la Seconde Guerre mondiale, rit de bon cœur.

— Nous n'étions alors pas en Suède, mon ami, mais à Londres, depuis le début du Blitz. Je continuais mes études, et c'est en suivant les cours, notamment du professeur Hector Munro Chadwick, que...

Théo l'interrompt soudainement.

— Oui, Chadwick, son livre *The Study of Anglo-Saxon* est une approche interdisciplinaire fabuleuse entre langue, littérature et histoire, je m'en souviens.

Einar est sincèrement impressionné par la culture de cet homme qu'il trouvait, ce matin, si chafoin.

— Oui, Hector Chadwick était à Cambridge, professeur d'anglo-saxon et de philologie germanique... c'est là, sur les bancs, que j'ai fait la connaissance de Friedrich Meier. Bien que plus vieux que moi, il suivait assidûment les cours de ce grand professeur.

— Extraordinaire !

Théo se penche en avant, met une main amicale sur l'épaule de Samy.

— Tu te rends compte, Samy ?

— Oui Théo... cette rencontre est tout à fait passionnante, dit Samy, assez surpris du changement de caractère de son ami.

— Il faudra que tu lises cette œuvre, Samy, il le faudra !

Ce dernier sourit, en regardant le chauffeur d'un œil toujours suspicieux.

Tous les quatre sont sur la pelouse d'un grand manoir de style dix-neuvième, trois étages, un peu rococo vu de l'extérieur. Il a neigé depuis hier, mais Einar ne s'en soucie pas, ni son serviteur qui s'avance vers lui.

— Voulez-vous que j'aie m'occuper moi-même de l'aéroplane, monsieur ?

Théo a beaucoup de mal à se faire au ton cérémonieux de ce grand gaillard qui ne lui plaît guère.

— Non Kjell, vous rentrerez au manoir ; il y a tant de choses à faire. Je vous tiendrai au courant, mais je sais pouvoir vous faire confiance.

— Bien monsieur, comme monsieur le désire.

La tête toujours droite du géant froid n'émet aucune émotion. Il ferme les yeux un moment en se baissant et claque la portière en se mettant au volant de la Jaguar.

Théo et Samy regardent le maigre Einar aller d'un bon pas dans la neige de ce milieu de journée, vers un hangar.

— Qu'est-ce qu'on fout là, au fait, Samy ?

— À la vue de la piste, ici, il me semble qu'on va prendre l'avion, Théo.

— L'avion ? Einar est si riche qu'il a un avion... ? Une piste d'atterrissage... Où sommes-nous, et qui va piloter ?

De loin, leur désormais coéquipier a tout entendu.

— Oui, je suis assez riche pour avoir mon propre petit avion. Nous sommes au manoir de Näsby, sur la propriété d'un de mes oncles, le capitaine Håkan Sjödin, un des frères de ma mère. Il est absent... trop froid pour lui ici, il est aux Bahamas. Et pour votre dernière question... mais moi, messieurs... c'est moi qui vais piloter !

Le Beechcraft Bonanza V35 a bien pris son envol au-dessus de la campagne. Einar pilote avec décontraction dans un ciel gris bleu, mais sans neige.

— Alors, ça va derrière ?

Théo est presque bleu-vert, il tremble de tous ses membres en se refusant à regarder dehors.

Samy, lui, semble parfaitement à l'aise ; mais il est inquiet pour son vieil ami, plus habitué aux trams de Bruxelles qu'aux aéroplanes. Il se penche en avant, en criant à cause du bruit.

— On en a pour combien de temps de vol, monsieur Hallqvist ? demande Samy, poliment.

— D'ici cinq heures, mais appelez-moi Einar, mon cher Samy.

Théo balbutie en tremblotant des lèvres, les yeux rivés sur... un ailleurs plus sûr.

— C... ci... cinq... cinq... he... heures.

⁶ Lire le premier témoignage sur les camps de concentration nazis, paru en 1933, écrit par Hans Beimler, membre du parti communiste allemand, évadé de Dachau en mai 1933. (Dachau 1933, "l'enfer" nazi, éd. Denis Éditions, Épinac, mars 2023)

Prudemment, la tête un peu sur le côté, Einar tente une approche psychologique.

— Allons, tout va bien, j'ai tout réservé... nous dormirons ce soir à Bonn avant de prendre le train pour Berlin, puis Leipzig.

Toujours dans un état second, Théo répète mécaniquement des mots qu'il vient d'entendre.

— B... Bo... Bonn... Ber... Berlin... Leip... zig.

Apparemment, la psychologie n'ayant pas eu d'effet, cette fois, il tente une autre approche historique, toujours en criant.

— Dites, Théo, ne vous inquiétez pas, j'ai appris à voler en 1943-1944, et on m'a trouvé si bon pilote que j'ai intégré le Glider Pilot Regiment avant de piloter un planeur Airspeed Horsa aux premières heures du Débarquement.

Théo comprend que leur ami essaye de le reconforter, alors il se force un peu à sourire.

— Ah ! Oui... oui... le 6 juin... pom pom pom — pom...

Ses deux associés rient, et cela rassure Théo, qui n'arrive pas à rire.

Samy, très détendu, se penche un peu, il soulève discrètement le casque d'Einar.

— C'est excellent ça... mon ami... l'Histoire lui fera oublier Icare.

Chapitre 6

BONN

Ce 29 janvier 1961, à Bonn, le temps hésite un peu entre bleu et gris. La ville paraît être une capitale de province, sans ostentation architecturale, c'est une ville tranquille, à proximité de Cologne dans la région du Rhin avec son importance économique, et cerise sur le strizel, le chancelier Konrad Adenauer était maire de Cologne avant et après guerre et habitait Rhöndorf tout près de Bonn, ce qui n'a pas été un handicap pour le choix de la capitale en 1949.

L'atterrissage s'était bien passé, Théo s'était même endormi, bien avant, sous le poids de ses craintes. Le vent souffle son froid dans les rues de la capitale ouest-allemande ce matin-là. Une voiture les attendait à Flughafen Köln/ Bonn. Ils ont dû porter leur ami dans sa chambre, aidés par un chasseur de l'Hôtel Königshof très serviable.

— Bonne nuit, cher ami, avait lancé Einar avant de laisser Samy prendre possession de sa propre chambre.

Le lendemain matin, Théo s'est réveillé en se demandant comment il pouvait être en pyjama dans ce grand lit. Il ne se souvenait que du froid dans la carlingue du monomoteur... et sa peur irraisonnée. Avec ses mains, il tâte avec plaisir les draps neufs et la couverture si douce de ce lit étranger.

“Y a pas à dire... je ne suis pas chez moi”, pense-t-il en se moquant de lui-même.

Il se retourne, voulant profiter encore des coussins moelleux. Comme un enfant, il joue dans le lit, tout heureux de l'aventure qui commence. C'est là qu'il aperçoit le téléphone posé sur cette table de chevet rustique qui reflète déjà les premiers rayons du soleil.

“Eh bé... ce n'est pas un hôtel borgne en tout cas”, pense-t-il encore.

Il décroche le téléphone. Soudainement une voix féminine lui parle. Il reconnaît l'accent immédiatement, ayant eu à subir à Bruxelles durant quatre ans, les locuteurs.

— Rezeptshon, Hotel Königshof ; goot mörning.

— Am I in Germany ?

— Wie bitte ?

— Excuse me, I don't understand... but english is perfect.

— Vehree vell, zeer, vat would yoo like ?

Comprenant alors qu'il est bien en Allemagne... le plus simplement du monde, il répond mais toujours en anglais.

— Maybe an english breakfast, if it's possible ?

— Off kors, zeer, in fife meenuts.

— Thank you very much, miss.

Deux heures plus tard, Théo sort de l'ascenseur accompagné d'un jeune groom en uniforme bleu marine, portant une grosse valise.

Il découvre encore plus que la chambre, la richesse de ce lieu, hors de ses habitudes. Le hall de l'hôtel, au plafond à la hauteur démesurée, les plantes vertes autour de chaque colonne carrée et les grooms allant et venant avec une célérité naïve pour servir les clientes et clients qui vont et viennent.

— Ces lustres, grotesque ! assène-t-il en soliloquant

Quelques tableaux de décoration, attirent aussi son attention. Notamment un paysage de Berlin. Il écarte le palmier qui cache la signature.

— 1525... Albrecht von Götberg... un illustre inconnu... et une croûte, une !

Samy, qui l'avait vu arriver, s'était rapproché, les mains dans les poches. Un air heureux sur le visage.

— Je te retrouve, mon ami.

Montrant les détails "pittoresques" du tableau avec le doigt presque posé dessus, Théo a son air narquois.

— Non mais c'est vrai... c'est pas un Rembrandt... à peine au niveau de ces ripolineurs de cubistes !

— Eh ben, vous y allez fort, Théo mon ami, tranche Einar, rigolard, en les rejoignant.

— Je sais, j'ai des goûts bien arrêtés, mais au moins... j'ai du goût.

Amicalement et par habitude, Samy lui tapote l'épaule.

— Je sais, je sais... vous êtes le pire des critiques, mais le meilleur des amis.

Mais apercevant le groom, qui attendait très poliment à côté d'eux, Einar se penche vers lui en souriant.

— Was machst du hier mein junger freund ?⁷

Le groom montre la valise puis Théo du doigt.

— Ah, j'ai compris ! dit-il en se relevant, toujours rigolard, décidément Théo, je vous apprécie de plus en plus pour votre sincérité désarmante.

Il se rebaisse vers le jeune employé, qui à son air perdu, ne sait quoi comprendre ni quoi faire.

— Junger Herr, Sie können den Koffer zurück in das Zimmer von Herrn... bringen, wir bleiben noch ein wenig.⁸

Voyant l'enfant repartir avec la valise, Théo passe du visage de Samy à celui d'Einar, l'air ahuri.

— Mais... mais ? Nous ne partons pas tout de suite pour Leipzig ?

Éclatant de rire, Einar lui fait une tape sur l'épaule, très amicalement.

— Vous êtes désarmant... et les dieux savent qu'en ce moment nous en aurions besoin... de désarmer. Non, mon cher, je dois d'abord préparer absolument notre... "passage" à l'Est quand nous serons dans "l'autre" capitale. Je dois rencontrer un vieux camarade de guerre, que j'ai connu là-bas, à Berlin, en 1945.

— Un communiste ?

Prenant cette fois un air très sérieux, il remonte un peu le menton, comme si cela l'avait blessé d'entendre ce mot prononcé comme ça, à haute voix, croyant à un reproche.

— Mon cher, à votre âge, vous devriez savoir qu'il y a des gens bien et d'autres moins, de partout dans le monde.

Samy, toujours bienveillant, essaye d'expliquer.

— Einar, je suis certain que Théo n'a pas voulu être désobligeant, d'autant plus qu'il sait fort bien que moi-même, j'ai épousé les thèses de Marx et de Lénine.

Théo, qui n'avait pas envie de se fâcher avec Einar, qu'il connaissait peu, mais dont il appréciait les histoires, même s'il était bien plus jeune que lui, semblait désolé... à rebours de ses habitudes.

Quelques instants plus tard, Einar, décidément entiché de Théo, et même de son mauvais caractère, se reprend d'avoir pu penser que Théo disait cela par méchanceté, à la manière de ce sénateur américain il y a quelques années.⁹

Quelques tapes amicales plus tard, les voici attablés dans le salon de l'hôtel, non loin du bar.

Samy est toujours en train de découvrir le monde, le nez en l'air, ébahi par les boiseries murales élégantes, les hauts tabourets de bar en bois massif lustrés, scintillant sous les lumières tamisées. Le sol recouvert d'une moquette douce et épaisse qui absorbe le bruit des pas des clientes et clients ainsi que des serveurs affairés à aller et venir. Il apprécie de toucher de la paume le doux tissu des accoudoirs des chaises où ils se sont assis.

Théo caresse lentement les bras de son fauteuil, indifférent, lui. Il se tait.

Einar se penche vers ses deux amis, tel quelqu'un qui veut rester discret.

— Bon, voilà ce que je vais faire, j'ai déjà téléphoné à mon vieux camarade, Ernst von Karg, nous avons rendez-vous dans une semaine à Berlin Est, je lui ai déjà demandé de bien vouloir faire en sorte que Samy n'ait pas de difficultés...

— Mais pourquoi ?

Théo paraît être sincèrement ignorant de la situation internationale.

⁷ Que fais-tu ici mon jeune ami ?

⁸ Jeune homme, vous pouvez aller remettre cette valise dans la chambre de monsieur... nous restons encore.

⁹ Joseph McCarthy, responsable de la "chasse aux sorcières" en tant que Président du Comité sur les opérations gouvernementales du Sénat des États-Unis du 3 janvier 1953 au 3 janvier 1955.

— Parce qu'il est d'origine tibétaine !
Toujours dans l'incompréhension, Théo commence à rougir de colère.

— Quel rapport ?

Einar, de plus en plus étonné de la déconnexion de Théo du monde moderne, prend quelques instants pour lui expliquer l'invasion du Tibet par les chinois en 1950 et les relations diplomatiques qui se sont envenimées entre la Chine de Mao Tsé-toung et la Russie de Nikita Khrouchtchev... ainsi que d'autres divers événements à même de faire comprendre à Théo qu'il devra se tenir à carreau en RDA et que c'est aussi pour cela qu'il faut attendre de savoir quand les lettres de recommandations seront prêtes, avant d'aller se jeter dans la gueule... de l'ours.

Ayant appris en peu de temps l'état du monde et de son Histoire... il les regarde, souriant.

— Je préfère mes livres.

Chapitre 7 BERLIN OUEST

Le hall de l'Hôtel Königshof, à Bonn, est tout d'un coup pris d'assaut, ce dimanche 5 février 1961, par une trentaine de personnes. Ils sont tous habillés de costumes sombres, de chemises blanches ou bleu ciel et de cravates toutes aussi sombres que leurs costumes.

Sur le départ, Samy, Théo et Einar observent ces messieurs d'un œil intrigué.

Einar, qui est le seul à s'exprimer en allemand, se permet de demander au réceptionniste ce qu'il en est de ces gens.

— Entschuldigen Sie, aber wer sind diese Leute, die gerade hereingekommen sind ?

— Ich verstehe Ihre Verwunderung, Herr Hallqvist ; wir haben nicht oft Veranstaltungen dieser Art. Aber das ist eine Gruppe von Wissenschaftlern, die jedes Jahr um diese Zeit hierherkommen, um sich über ihre medizinischen Forschungen auszutauschen... dieses Jahr geht es um...¹⁰

Le réceptionniste remet bien ses lunettes en place et se penche sur une fiche.

... Residuale Funktionen und neuronale Plastizität nach fokalen Läsionen.

— Gut... gut... danke schön.

— Gern geschehen, Herr Hallqvist ; es war mir eine Freude.¹¹

Einar revient vers ses amis qui attendaient d'en savoir plus.

— Il s'agit d'un petit colloque de médecine, sur un sujet un peu pointu...

Théo, toujours curieux de connaissances, se serait bien incrusté, mais il ne parle pas allemand et en plus la médecine n'est pas l'un de ses sujets favoris. Aussi, il reprend ses vieilles lunes.

— Bah, du bon temps au lieu de sauver des vies.

Einar, qui s'est habitué aux vacheries de Théo, ne s'en offusque plus. Quant à Samy, il fait semblant d'être peiné, mais au fond de lui-même ça l'amuse. Il se tourne vers Einar.

— Dites, vous nous parlerez de ce von Karg ?

— Mais bien entendu.

¹⁰ "Pardon, mais qui sont ces gens qui viennent d'entrer ?"

"Je comprends votre étonnement, monsieur Hallqvist , nous n'avons pas souvent de ce genre d'événements. Mais c'est un groupe de chercheurs qui, tous les ans à cette période, viennent pour échanger sur leurs travaux de médecine... cette année, il s'agit de..."

¹¹ "...fonctions résiduelles et plasticité cérébrale après lésions focales."

"Bien... bien... merci."

"Mais à votre service, monsieur Hallqvist, au plaisir de vous revoir."

Le taxi, appelé par la réception, est arrivé. Un chasseur¹² s'occupe des bagages, tandis qu'un autre ouvre la portière du taxi.

Einar, comme à son habitude, met dans la paume de ce dernier un billet de cinq Deutsche Mark.

— Bitte, teilen Sie das mit Ihrem Kollegen.

— Besten Dank, ich werde es weitergeben.¹³

Dans le taxi, Einar Hallqvist évoque son ami communiste.

— Ernst s'est donc enfui en 1933 pour se réfugier à Kiev d'abord, mais à cause de la répression stalinienne il s'est finalement installé à Moscou. Il s'est engagé dans l'armée rouge. Ça n'a pas été facile pour lui au départ, évidemment, il était communiste, mais allemand. Brimades et punitions injustes. Mais en juin 1941, lors de l'attaque que Staline ne voulait pas voir venir, lui était près. Il avait réussi à convaincre ses camarades et même une partie de la hiérarchie de la caserne où il était à Brest-Litovsk de l'attaque probable d'Adolf Hitler. Ce qui est arrivé donc avec l'opération Barbarossa. C'est plus tard que je l'ai connu, un peu après la prise de Berlin par l'armée rouge. J'étais en 1945, correspondant de guerre pour le tout jeune quotidien suédois "Expressen". C'est à l'occasion d'une interview d'un Allemand ayant servi sous le drapeau rouge que j'ai fait sa connaissance. Nous sommes toujours restés en contact. Il est maintenant officier supérieur soviétique, ayant pris la nationalité russe.

— Et que fait-il, de l'espionnage ? demande naïvement Théo.

Einar rit.

— Non, non, il est actuellement conseiller honoraire en logistique historique à Leipzig. Mais il a de solides appuis.

Le train en direction de Berlin s'est arrêté, une voix assez cassante sort des haut-parleurs sur le quai.

"Achtung, der Zug hält in wenigen Minuten in Potsdam zur Kontrolle. Wir bitten alle Fahrgäste, ihre Reisedokumente bereit zu halten und im Zug zu bleiben."¹⁴

Théo se tourne vers Einar, le ton comminatoire de la voix qu'ils viennent d'entendre lui rappelle de mauvais souvenirs.

— Qu'y a-t-il, Einar ? On va nous arrêter ?

Son ami le regarde en plissant les yeux et lui sourit gentiment.

— Mais non, mais non, cher Théo, nous sommes en RDA, à Potsdam. Par contre, pas un mot, vous n'avez qu'à tendre votre billet et votre passeport à la personne qui s'adressera à vous, et ne vous inquiétez pas, les Vopos¹⁵... ce n'est ni la Gestapo, ni le KGB, mais pas la peine de leur sourire... c'est même déconseillé.

Théo, qui se souvient de ses années d'occupation allemande de 1940 à 1944, essaie de garder son calme.

Son vieil ami, Samy, comme toujours, lui tapote l'épaule.

— Allons, les camarades de RFA ne sont peut-être pas très engageants, je te le concède, mais ça reste des êtres humains... pas des nazis, Théo.

Théo se force à sourire.

— Heureusement que tu es un bon... camarade.

Juste avant que deux Vopos ne fassent coulisser la porte, ils se mettent à rire de bon cœur, et sans doute pour contrecarrer leur malaise.

L'air agacé, le fonctionnaire les regarde avec suspicion. Et principalement Samy.

— Ich bitte um Ihre Papiere. Zeigen Sie bitte Fahrkarten und Reisepässe vor.¹⁶

Tandis que tous tendent, silencieux et légèrement crispés, leurs documents ; le berger allemand les regarde, lui, d'un air absent... froidement aussi. Ils vont à Berlin-Ouest et le train est comme un territoire diplomatique.

La gare de Berlin Zoologischer Garten est comme toutes les autres. Une foule d'habitues, des employés qui s'occupent et nos trois amis sortant du train après presque douze heures de voyage, dont deux arrêts déjà en RDA. Un à Magdebourg et l'autre à Potsdam... et la connaissance des "pas joyeux" Vopos.

Einar regarde sa montre.

— Bien, mes amis, allons tout de suite à notre hôtel, nous avons un début de semaine chargé. Et puis ce voyage était épuisant. Je dois voir mon ami von Karg demain matin, et il est déjà presque 22 heures. Et dire qu'avec mon avion nous aurions évité tout ça.

C'est Théo cette fois qui tapote l'épaule du grand Suédois.

— Je sais, cher Einar, je ne vais pas vous dire que ça me manque... mais mes intestins balancent entre l'avion et les Vopos.

¹² Faut-il vraiment préciser ici ce qu'est "un chasseur" dans un hôtel ? NdA.

¹³ "Tenez, partagez cela avec votre collègue."

"Merci beaucoup, je le transmettrai." (Oui, ce verbe là et non pas "partager"... il semblerait que ce soit dans la culture allemande). NdA

¹⁴ "Attention, le train s'arrêtera dans quelques minutes à Potsdam pour un contrôle. Nous prions tous les voyageurs de bien vouloir préparer leurs documents de voyage et de rester dans le train."

¹⁵ Volkspolizei (police populaire).

¹⁶ Je vous prie de me présenter vos papiers. Veuillez montrer vos billets et passeports.

Chapitre 8 BERLIN EST

Le matin du 8 février 1961, le ciel est gris. Il n'a pas cessé de pleuvoir cette nuit sur Berlin. Il fait froid. Pour Einar et Samy, ça peut aller, mais c'est Théo qui maugrée le plus alors qu'ils prennent leur petit déjeuner dans la *Frühstücksraum*¹⁷ de l'Hôtel Am Zoo, sur cette grande avenue berlinoise, la *Kurfürstendamm*.

— Quelle nuit ! Je ne sais pas ce qu'ils faisaient dans la chambre à côté de la mienne, mais on aurait dit une sorte de rodéo. Ces allemands... aucun savoir-vivre.

Einar est assez étonné de la réflexion de son ami.

— Pourtant ce n'est pas encore le festival du film.

— Quel rapport ?

Einar, toujours de cet humeur égale, enjouée, même devant les réflexions grognantes, pose sa tasse de thé sur la table.

— C'est vrai... votre passion, ce sont les livres. Eh bien, tous les ans, c'est ici que viennent la plupart des stars du septième art, pour le festival du film de Berlin.

— Ah ! Les gigoteurs sur pellicule... ne me dites pas qu'ils tournaient une scène d'un de leurs "chefs-d'œuvre" ?

— Pas à ce que je sache, mon cher Théo, répond-il avec un léger sourire.

Un petit silence s'installe à leur table, comme une respiration, un changement de bobine. C'est Samy qui reprend la parole, changeant de sujet.

— Alors, cher Einar, c'est ce matin que vous allez voir votre ami, Ernst von Karg ?

— Oui, nous avons convenu de nous voir dans un café juste à côté du ministère de l'intérieur Est-Allemand...

— Tiens donc ? fait Théo.

— Oui, mon ami, et ceci pour une bonne raison... d'abord pour rassurer nos "anges gardiens", qui nous suivent depuis hier soir...

À cet instant, Théo, l'air affolé, tourne la tête de tous côtés.

— Comment ça ? On est suivis par des espions ?

Einar, très calmement, met une main sur l'épaule de Théo.

— Aucun souci, je m'y étais préparé. Mais cela cessera, dès que l'administration de la RDA sera au courant de nos recommandations et du rapport que ne manqueront pas de faire les uns et les autres. Et donc, étant aux sus de tous, notre passage n'en sera que plus simple, et surtout pour notre ami Samy, qui par son origine tibétaine, aurait pu inquiéter l'ours.

Théo ne dit rien, mais à son regard cinglant, il n'en pense pas moins.

— C'est fascinant votre façon de "préparer le terrain", mon cher.

— Mon cher Théo, l'habitude de côtoyer certaines personnes... et donc, il me donnera les papiers qui nous feront passer sans encombre ni questions inquisitoriales.

Cette fois, Théo a le sourire.

— Ah ben tant mieux ! J'en ai soupé des portes-uniformes... depuis soixante-dix ans.

Einar se lève en posant sa serviette sur la table, avec une lenteur calculée et un œil discret sur une personne au bar jouxtant la *Frühstücksraum*.

Samy l'a remarqué lui aussi, il sourit, comme Théo, et se tourne vers Einar.

— Il est plutôt bien habillé pour un fonctionnaire de l'Est.

Einar se penche vers lui.

— En fait, la Stasi, la police politique de RDA, emploie beaucoup de gens communs. Ce sont surtout des citoyens comme les autres. Ainsi, ils passent plus inaperçus.

Samy se retient de rire, en mettant son doigt en travers de ses lèvres pour indiquer à Théo de ne pas rire non plus.

— Eh bien... là... c'est raté, commente Théo.

Un clin d'œil d'Einar confirme son appréciation.

— Bien, j'y vais de ce pas, ne bougez pas, je suis de retour vers midi. Nous déjeunerons ici et nous partirons juste après pour l'Est.

Dès qu'il s'est levé, "l'agent" semble hésiter quelques instants avant de se décider à suivre Einar.

Théo regarde la scène comme un de ces films d'Hitchcock, et dès qu'ils ont disparu tous les deux, du revers de la main, il tape sur le bras de son ami.

— Vraiment... c'est du grand n'importe quoi ces filatures.

Samy répondant d'un air détaché, après avoir suivi lui aussi ce manège, fait une proposition.

— Ça te dit une partie d'échecs, Théo ?

Au bout de quelques minutes de marche, d'un pas tranquille, les mains dans le dos, Einar passe à côté de la *Kaiser-Wilhelm-Gedächtniskirche*¹⁸, la ruine restante de la guerre. Il sait que l'homme de l'Est le suit. Ça le rassure.

Après avoir traversé le parc du Tiergarten, le Canal de Landwehr, plusieurs grands boulevards, longé la Porte de Brandebourg toujours aussi bien gardée ; il s'approche de la *Friedrichstraße* où se trouve le point de passage qu'il a choisi, le *Tränenpalast*.

¹⁷ "Salle du petit déjeuner". Notez qu'il n'y a aucune source semble-t-il sur ce point... je me suis donc permise de l'imaginer.

¹⁸ Église du Souvenir de l'Empereur Guillaume.

L'air de rien, juste avant d'y arriver, il se baisse pour "relâcher ses chaussures" en jetant un œil discret pour s'assurer qu'il est bien toujours suivi.

"Très bien, cher camarade... tu travailles bien", pense-t-il.

Il se dirige vers le guichet où siège un fonctionnaire, tendant sa pièce d'identité.

Le douanier le regarde de haut en bas en comparant son visage avec la photo du passeport.

— Guten Tag. Zweck Ihres Aufenthalts in der DDR ?¹⁹

— Ich habe einen privaten Termin mit Herrn Oberst a. D. Ernst von Karg.

— Haben Sie eine Einladung ?

Il tend la lettre de son ami von Karg, l'invitant personnellement.

— Nur ein persönliches Schreiben von ihm. Hier bitte.

— Wie lange bleiben Sie in der DDR ?

— Nur für ein paar Stunden. Ich kehre heute Mittag zurück in den Westen.

— Kommen Sie später wieder ?

Einar répond d'un air neutre.

— Ja, heute Nachmittag. Dann mit offiziellen Dokumenten und zwei Kollegen ; wir sind zu einem wissenschaftlichen Besuch in Leipzig eingeladen.

— Reisen Sie jetzt mit Gepäck ?

— Nein, nur mit meinen Ausweispapieren.

Apparemment rassuré de la manière dont Einar a répondu, et à la lecture du courrier envoyé par un dignitaire militaire du régime, il lui fait signe.

— In Ordnung. Bitte treten Sie zur Kontrolle ein.

Une fois passé le contrôle, il se dirige tout droit vers son rendez-vous.

Chapitre 9

MARKKLEEBERG

Ce n'est que plus de deux semaines plus tard, le 24 février en début d'après-midi, qu'Einar réapparaît à l'hôtel Am Zoo.

Théo et Samy n'en ont été informés que le matin.

Dès que leur camarade entre par la grande porte de l'hôtel, l'air las, mais tenant sur ses jambes, c'est Théo qui se précipite vers lui pour lui donner une accolade émue.

— Alors ? Que s'est-il donc passé, cher camarade ?

— Une histoire de cloche-merle... dit-il d'un air las.

Le regard lourd, mais souriant, il répond à l'empathie de son ami Théo.

— ...une vieille histoire de la Seconde Guerre mondiale. Mais l'essentiel c'est que nous ayons à la fois la possibilité d'aller tranquillement à Leipzig, mais en plus avec le chauffeur personnel du professeur Friedrich Meier !

Oubliant son anxiété qui lui prenait le ventre depuis plus d'une dizaine de jours, Théo en est baba, un rien joyeusement scandalisé.

— Un professeur d'université a droit à un chauffeur en RDA ?

— C'est que le professeur Meier est bien plus qu'un simple professeur, cher ami.

Il s'assoit sur un fauteuil du hall de l'hôtel.

— Je suis fatigué, je vais me reposer quelques heures dans ma chambre, voulez-vous ?

Théo, pour une fois compréhensif et laissant son impatience de côté, se penche vers lui.

— Mais bien sûr, prenez le temps qu'il vous faudra.

Quelques heures plus tard, durant l'après-midi, après s'être bien reposé et pris une bonne douche, Einar revient frais et dispo. Ils s'installent dans le salon de l'hôtel, les deux amis sont silencieux, pendus à ses lèvres.

Un serveur s'approche.

— Messieurs, vous désirez boire quelque chose ?

Presque étonné de "retrouver" le monde, Einar semble reprendre ses aises.

— Un pur malt... et vous mes amis ?

— Un soda, dit Samy d'une manière presque automatique.

— La même chose ! claque Théo, cinglant.

Le serveur a l'air ennuyé. Théo précise.

— Un pur malt... sans iceberg !

Einar, retrouvant ses amis tels qu'il les avait laissés, se prend à rire.

— Que vous arrive-t-il ? s'inquiète Théo.

— Rien ! Juste de vous retrouver comme en vous-même et sans plus.

¹⁹ — Bonjour. Motif de votre séjour en RDA ?

— J'ai un rendez-vous privé avec le colonel en retraite Ernst von Karg.

— Avez-vous une lettre d'invitation ?

— Juste un courrier personnel de sa part. Le voici.

— Combien de temps restez-vous en RDA ?

— Juste quelques heures. Je retourne à l'Ouest à midi.

— Vous reviendrez plus tard ?

— Oui, cet après-midi. Avec des documents officiels et deux collègues ; nous sommes invités pour une visite scientifique à Leipzig.

— Vous avez des bagages ?

— Non, uniquement mes papiers d'identité.

— Très bien. Veuillez vous avancer pour le contrôle.

— Alors, racontez... surtout comment se fait-il qu'un professeur d'université puisse avoir une voiture avec chauffeur ?

— Eh bien voilà en quoi Meier est plus que Meier. Il est un des camarades les plus proches du maître du Kremlin...

— Khrouchtchev ?

— Himself. Lui et Meier ont été très bons amis en Ukraine, quand Khrouchtchev y était le premier secrétaire du PCUS, en 1939.

— Vous voulez dire que nous devons la possibilité de vous revoir grâce au camarade Khrouchtchev ? balbutie Samy.

— On peut le résumer ainsi.

— Et votre ami, le colonel von Karg ?

— C'est lui qui a tout fait pour me sortir de la geôle où un imbécile d'officier de liaison du KGB auprès de la Stasi m'a balancé. Un vieux grief qu'il avait contre moi, à la même époque où j'ai connu Ernst.

Lorsqu'il dit cela, Einar Hallqvist a un sourire carnassier.

— J'imagine qu'il a dû regretter amèrement son zèle ?

— Oui, mon cher Samy, je l'espère en tout cas.

Il se lève en finissant son whisky.

— Bien... il faut y aller.

Ils arrivent durant la nuit à la porte de la grande maison du professeur Meier, dans la banlieue cosue au sud de Leipzig. Ce n'est en rien un pavillon de banlieue, mais une bâtisse bourgeoise du XIX^e siècle qu'ils découvrent.

Au bas de l'escalier d'entrée, Samy admire.

Les murs, bien que légèrement lézardés ici et là, par un certain manque d'entretien, donnent toujours à cette demeure son caractère imposant. Les hautes fenêtres aux encadrements moulurés avec finesse lui gardent une certaine élégance, jusqu'aux lucarnes du toit, au-dessus du second étage.

Une de ces lucarnes est illuminée.

— C'est un hôtel ? demande Samy au chauffeur, un peu surpris.

— Non monsieur, vous et vos amis serez logés ici, dans la propriété d'État. Le professeur vous attend.

Le chauffeur, ayant à la main les trois bagages, leur montre le chemin en montant les quelques marches de l'escalier d'entrée.

Avec le coude, il ouvre la double porte vitrée du hall pleinement éclairé.

Un homme, assez grand, vêtu d'une chemise rouge, d'un pantalon de toile bleue et en chaussons, s'approche d'eux en tendant les bras.

Son bouc lui donne un air de professeur Tourne-sol, d'autant qu'il n'est pas de la première jeunesse.

— Ah, guten Abend, meine Freunde, und besonders du, Einar! Ihr müsst müde sein. Hans bringt euer Gepäck auf die Zimmer, und wir werden gleich zu Abend essen. Wir haben schon auf euch gewartet. Mein Assistent freut sich sehr darauf, mit Ihnen zu sprechen, mein lieber Hallqvist.²⁰

— Pardon, monsieur, mais je ne comprends pas l'allemand, interrompt Théo, pour une fois sur un ton plutôt amical.

Le professeur se met à rire.

— Mais bien sûr ! Je suis si heureux de croiser enfin le bibliophile que vous êtes, mon cher Dewez.

²⁰ Ah, bonsoir mes amis, et surtout toi, Einar ! Vous devez être fatigués. Hans va porter vos bagages dans vos chambres, et nous allons bientôt dîner. Nous vous avons déjà attendus. Mon assistant est très désireux de vous parler, mon cher Hallqvist.

Chapitre 10
LEIPZIG

Le chauffeur du professeur Meier se gare sur la place qui lui est réservée, dans une des cours intérieures de la Karl-Marx-Universität de Leipzig, juste derrière l'Augustusplatz. Le vieux bâtiment prestigieux a été reconstruit là où il fallait après la guerre, les traces sont pratiquement invisibles.

Le professeur et ses trois invités sortent de cette seule voiture qui se trouve dans cette cour.

Samy, comme toujours, est très attentif à l'atmosphère des lieux et à l'architecture sobre mais toujours d'aspect monumental, typique du début du XIXe siècle de cette grande université réputée.

— Il n'y a pas beaucoup de voiture ? dites-moi, professeur.

— Mon cher Théo, c'est un de mes petits privilèges, en effet.

Le vieux professeur sourit de cet avantage que lui accorde sa prééminence professionnelle et amicale.

Il fait froid, et le temps est gris, fort heureusement, nos amis sont équipés. Ils suivent le professeur.

Sur le perron de la cour, il rejoint son assistant, Anli Soilih, que Théo a presque privatisé la veille, à Markkleeberg, lors du dîner, tellement intéressé par ses origines mahoraises et les nombreuses légendes de ce vieux peuple.

— Ah ! Anli, quelle joie de te retrouver, dis joyeusement Théo, surprenant ainsi ses acolytes par ce mouvement-là.

Le petit groupe se faufile à l'intérieur du bâtiment, entre les grappes d'étudiants du monde entier venus dans cette université réputée, située dans ce que l'on appelle le bloc de l'Est, derrière ce fameux "rideau de fer".

Tout en discutant, ils montent tous à pied à l'étage alors qu'Anli prend des nouvelles de Théo.

— Bonjour, professeur, avez-vous bien dormi ?

— Parfaitement, parfaitement, mais appelez-moi Théo, je vous en prie. Bon, trêve de babillages, avez-vous pu déjà travailler sur cette feuille métallique ?

Bien que conscient de l'impatience de Théo Dewez, Anli a le visage qui se ferme.

Samy s'en aperçoit.

— Allons, allons, cher Théo, il n'a pas eu le temps, voyons, il est à peine neuf heures du matin. Se rendant compte de son incorrection, Théo baisse le regard et marmonne.

— Certes, certes... je sais, mais l'attente me ronge le ciboulot.

Ils arrivent à cet instant devant la porte du bureau du professeur Meier.

Ce dernier, en ouvrant la porte, intervient.

— Alors, monsieur Soilih, il est temps de se remettre au travail et de satisfaire la curiosité de nos visiteurs occidentaux.

La pièce est très bien éclairée par les grandes fenêtres. Une grande bibliothèque couvre deux pans de mur, remplis d'ouvrages comme il se doit, un secrétaire trône entre deux fenêtres et un grand bureau où s'entassent des dossiers divers. Il y a un fauteuil moderne sur roulettes pour le professeur et devant, sont installées quatre chaises.

Anli s'avance en direction d'une des chaises, sans s'y asseoir.

— C'est ce que j'ai fait, eh bien, je suis désolé, j'ai en effet commencé ce matin l'étude de cette mystérieuse feuille, dès mon arrivée... tout d'abord, j'ai voulu savoir de quoi elle était faite. J'ai donc été voir ma collègue, le Dr Emily Thompson, l'assistante du Dr Wilhelm Müller du Lehrstuhl für Metallkunde und Werkstoffkunde²¹, qui m'a autorisé à la déranger dans son travail, et la questionner à ce sujet.

— Et ? questionne fébrilement Théo.

— C'est un alliage d'or, platine et iridium... et tenez-vous bien... l'âge de cette feuille, pour le moment indéterminé, est très vieux ! "Très très vieux", a même précisé ma collègue.

Théo, qui n'avait pas forcément d'intérêt pour cette étude-là, trépigne.

— Mais qu'y a-t-il d'écrit ?

Anli Soilih baisse les yeux, d'un air désolé.

— Mes connaissances en paléophilologie et paléographie sont malheureusement incapables de vous traduire ce texte...

— Merde, zut, crotte et flûte de bique !

— Allons, Théo ! le reprend Samy.

Anli reprend la parole d'un coup.

— Mais !... Emily, qui est aussi une amie, à qui je me suis ouvert de mes limites, m'a dit qu'elle connaissait quelqu'un qui pourrait nous aider vraiment... en fait, la seule personne au monde qui en serait capable, selon elle...

Théo coupe encore une fois malpoliment la parole à Anli.

— Qui est-ce ? Quand peut-on le voir ? mitraille-t-il.

— C'est un professeur de philologie et spécialiste des langues océaniques des peuples premiers à l'Université d'Auckland... le professeur Llewellyn Percy.

— Bien, bien, alors, qu'attendons-nous pour aller voir ce monsieur...

— C'est "une", monsieur Dewez...

— Ah ! Eh bien foutre ! Que m'importe, après tout.

²¹ Département de science des métaux et des matériaux.

Einar et le professeur Meier qui étaient restés silencieux durant cet échange, se regardent, souriant de l'enthousiasme communicatif de Théo.

— Eh bien, c'est décidé, nous partons demain pour la Nouvelle-Zélande, dit Einar en se frottant les mains à l'idée de cette aventure.

Quant au professeur, mettant ses mains sur les épaules d'Einar et de Théo, il décide de les aider.

— Je vais vous faire tous les papiers qu'il vous faut, et je vais avertir quelques confrères, notamment à Moscou et Beijing. J'ai gardé quelques contacts en hauts lieux ! Anli se chargera de prévenir le professeur Percy.

Soudainement, Théo s'aperçoit du voyage à faire.

— Moscou ? Pékin ?... et puis quoi encore ? On va finir en Sibérie !

Chapitre 11

MOSCOU (Москва)

Ce soir du 2 mars 1961, le Tupolev 104 roule sur la piste de l'aéroport de Moscou Chérémétiévo. Heureusement il fait beau, glacé mais beau. La piste est assez longue, fort heureusement, car elle accueillera bientôt des vols commerciaux réguliers²². Le parachute de freinage supplémentaire a été déployé. L'avion stoppe enfin et roule vers le bâtiment principal du nouvel aéroport ouvert depuis peu, situé à une trentaine de kilomètres au nord de Moscou.

Théo regarde par le hublot.

— Il n'y a personne ! Même pas de terminal ?

Le professeur Meier lui tape dans le dos.

— Non, ce n'est pas Vnukovo. C'est encore en construction. Pour le moment, ici n'atterrissent encore que des vols militaires, diplomatiques ou... particuliers comme nous.

Le professeur a ce sourire énigmatique que Théo n'aime pas beaucoup. Mais Friedrich Meier tenait à accompagner le trio, et ce jusqu'à Auckland, par curiosité scientifique insatiable. Il lui a suffi de téléphoner à son vieux camarade Nikita qui lui a confié une mission scientifique officielle... "pour les langues des peuples opprimés", officiellement. Muni du document signé par le premier secrétaire du PCUS, envoyé par télex, il est donc du voyage. Son ancienne amitié avec le chef du Kremlin est un sauf-conduit d'une efficacité redoutable, et pour tout dire, sans lui, ç'eût été impossible en mars 1961.

La porte du bimoteur s'ouvre, et un froid glacial vient secouer définitivement le petit groupe, uniques passagers de ce vol VIP.

Einar ouvre la marche, après avoir attendu que l'escalier se positionne contre la carlingue.

— Théo ! Vous auriez dû la prendre, cette chapka qu'on vous proposait hier.

— Pour être aussi moche qu'un pou sur la tête de Yul Brynner²³, certainement pas !

À la surprise des uns et des autres, il sort de sa poche un bonnet de ski aux rayures bleues et blanches.

— Ça te va à merveille, cher vieil ami ! lance joyeusement Samy.

— Je sais, réplique Théo.

²² En effet, c'est en 1961 toujours un aérodrome en construction qui reçoit déjà des vols internationaux, mais surtout militaires et diplomatiques. Il sera définitivement ouvert au public en 1964.

²³ Celui-ci, qui après avoir commencé une carrière sur les chapeaux de roues par Les Dix Commandements (1956, son troisième rôle), voit Les Sept Mercenaires sortir exactement entre février et avril 1961 en Europe occidentale.

Alors qu'ils sont dans ce vieux bâtiment militaire, Théo fait les cent pas.

— On n'a pas idée ! Sept heures d'attente pour un avion, je croyais être au vingtième !

— Mais cher ami, dit Friedrich Meier, les choses se construisent pas à pas, tenez, ici même, dans quelques années, vous aurez des milliers de gens allant prendre leur vol pour Acapulco ou Sydney. Le professeur Meier a l'air habité, comme ces gens qui sont persuadés qu'un monde meilleur est possible.

— La situation internationale n'est pas très favorable en ce moment, cher professeur, douche un peu Einar Hallqvist.

— Je sais, et les rumeurs dont j'ai entendu les bribes, concernant la fermeture de la frontière entre Berlin et la zone d'occupation²⁴, vous donnent raison. Mais depuis mes premières émotions révolutionnaires de 1917, à Saint-Petersbourg, où j'étais jeune étudiant, j'ai toujours l'espoir d'un monde meilleur.

Einar, pour s'excuser de son "réalisme" occidental, va vers le vieux professeur et lui tapote l'épaule.

— Je sais, je sais, je vous connais, vous êtes un communiste sincère et épris de liberté... mais tous ne sont pas tels que vous.

— Comment ça... foutre dieu ! Le vol est retardé ? Mais on attend ici depuis hier soir !

Théo Dewez est hors de lui. Il trépigne sur place, comme le ferait un petit enfant, en tapant des pieds sur le sol.

L'employé de l'aéroport, qui heureusement ne comprend rien, regarde, désolé malgré tout, la fureur de Théo.

Samy se retourne, emmitouflé qu'il est dans son manteau, essayant de dormir allongé sur plusieurs de ces fauteuils inconfortables que l'on fait maintenant.

— Il est à peine cinq heures du matin, Théo, s'il vous plaît, respectez un peu notre sommeil, surtout sur ces fauteuils totalement inconfortables.

Théo bougonne.

— Oui, oui, dormir, dormir, comme si on n'avait que ça à faire, alors que le mystère n'est pas encore éclairci.

— Ah ! Merci, mademoiselle, de cette agréable attention.

Einar paraît aux anges, alors qu'une employée arrive avec un plateau de tasses de thé, une théière et quelques biscuits.

Théo a fini par s'endormir, lui aussi, allongé sur plusieurs fauteuils qui ne sont pas faits pour ça, perclus de déception et d'impatience.

— Gospoda, vash samolyot v Pekin prizemlitsya cherez polchasa. My gluboko sozhaleyem o dostavlenyykh neudobstvakh i blagodarim vas za terpenie.

Samy, qui ouvrait un œil, se met assis sur son siège.

— Qu'a dit cette charmante hôtesse ?

Le professeur Meier, souriant, comme à son habitude, si mystérieusement, traduit : "Messieurs, votre avion pour Pékin va atterrir dans une demi-heure." C'est suivi d'une formule de politesse très à propos.

— Ah ! Ben c'est pas dommage ! maugrée Théo en se réveillant.

Le professeur Meier, sur un ton neutre, chuchote quelque chose à l'oreille de Théo.

— Cher ami, il va falloir que je vous parle dans l'avion.

²⁴ Dans le bloc soviétique, on ne parlait pas ou peu de "Berlin-Est/Berlin-Ouest", puisque Berlin était considérée comme légitimement au sein des républiques socialistes. Ainsi, Berlin-Ouest était plutôt tenue pour une enclave occupée.

Chapitre 12

PÉKIN (Běijīng)

Après deux escales de ravitaillement à Sverdlovsk et Irkoutsk, le Tupolev est à l'approche de Pékin. Le professeur Meier a tenté, durant le vol, de lui expliquer les bases du conflit idéologique entre Moscou et Pékin, entre Khrouchtchev et Mao Zedong. Mais Théo en devient... rouge... de colère, il se retient d'exploser. Il ne comprend rien à ces histoires abracadabrantesques où la diplomatie se mélange à la ruse politique et militaire. En effet, ce vol venant de Kaliningrad, base éminemment militaire soviétique, doit cacher sa provenance à Pékin... pour "faciliter"²⁵ le passage du Tupolev sur le territoire chinois.

— Toutes ces histoires me font mal à la tête. Pourquoi devons-nous dire que notre avion, venant réellement de l'oblast de Kaliningrad, serait en fait parti de Moscou ?

— Pour la dernière fois, je vous en prie, cher ami, oubliez sa provenance. Officiellement, il est parti de Moscou. Et en fin de compte, il n'a du retard que parce qu'un des passagers a eu une hypotension inopinée.

Théo paraît étonné.

— Une hypotension... qui ça ?

Friedrich Meier le regarde droit dans les yeux.

Théo comprend qu'on lui parle de... lui !

— Moi ? Des problèmes cardiaques ?

Il réfléchit, un rien agacé.

— Bon... allez, allez... vendu !

— Bien, je vais vous donner quelques directives dont il faudra vous souvenir.

Le Tupolev 104 est arrêté sur la piste de l'aéroport de Pékin, il n'a pas eu l'autorisation de s'approcher du terminal.

Le commandant de bord Ivan Nikolaevitch Morozov sort de sa cabine.

— Professeur, je suis désolé, mais les autorités de l'aéroport me demandent le manifeste de bord, mais aussi les documents diplomatiques pour le passage sur leur territoire.

— Je m'y attendais. Puis-je leur parler directement ?

— Bien sûr, si ça peut arranger notre situation. Mais vous êtes au courant de notre... cas ?

Le professeur sourit et lui tapote l'épaule.

— Aucun souci, camarade, tout est prévu.

Une heure plus tard, le Tupolev est toujours stationné en bout de piste.

Samy, en tant que natif du Tibet, s'est évidemment éclipsé et planqué dans un endroit que seule sa petite taille lui autorise. Son nom a été sciem-

ment oublié sur la liste des passagers. Même s'il en a changé, son origine tibétaine visible est trop risquée, il pourrait éveiller des soupçons pour les Chinois.

L'escalier mobile s'approche. Tout autour, des soldats armés, des officiels de l'aéroport, trois voitures de police et une limousine. L'escalier mobile se positionne face à la porte ouverte de l'avion. Deux militaires armés, un médecin ainsi qu'un homme habillé type fonctionnaire russe.

C'est ce dernier qui entre en premier.

— Sergueï Ivanovitch Volkov, ne vous inquiétez pas, je suis de l'ambassade, je représente la mère patrie.

Il laisse passer le médecin qui l'accompagne et continue à expliquer la situation.

— ... J'accompagne le médecin qui veut s'assurer de la santé de votre passager et l'autoriser à poursuivre le vol jusqu'à Vientiane. De toute façon, ce vol est un vol diplomatique. Nous avons autorisé exceptionnellement la visite du médecin par courtoisie.

Les deux militaires restent à l'entrée, fusillant du regard tous les passagers tout en regardant de tous côtés si un cosaque ne va pas les égorger.

Le médecin, versé dans la langue de Molière, s'approche de Théo en parlant obligeamment le français.

— C'est vous, monsieur, qui avez eu un problème cardiaque avant le départ de Moscou ?

Théo, la bouche sèche, le cœur battant, ne peut qu'acquiescer de la tête.

Le médecin sort son stéthoscope, examine les pupilles, prend la tension... il a l'air dubitatif.

— Vous ne voulez pas rester un peu ? Votre état de santé ne m'inspire pas beaucoup.

Le diplomate russe se tourne vers le docteur.

— Allons, cher camarade, il a l'air parfaitement en forme.

Durant ce temps-là, Théo se remémore.

"Je dois dire qu'il me faut absolument me rendre à Singapour pour voir le Dr Nguyễn Văn Hòa, cardiologue, à l'Hôpital Tan Tock Seng."

Il répète donc ce que le professeur Meier lui a expliqué dans l'avion, juste après leur atterrissage à Pékin.

Le médecin a l'air impressionné.

— Pourquoi un Occidental va voir un médecin si loin de sa patrie ?

Théo continue à dérouler le scénario.

— Parce que je n'ai confiance qu'en la médecine asiatique et qu'un ami, que voici, monsieur Einar Hallqvist, m'a conseillé ce médecin.

Surpris, le docteur chinois semble réfléchir si ce qu'on lui dit est du lard ou du cochon.

— Alors ? s'inquiète ostensiblement Théo.

— Eh bien, je vous félicite de votre grande confiance dans la médecine asiatique, il est dommage

²⁵ Aujourd'hui, nous dirions "fluidifier".

qu'une personnalité comme vous n'ait pas choisi la Chine !

Théo, qui allait sortir une de ses vacheries, se retient au dernier moment.

Le médecin se relève et va rejoindre les deux factionnaires alors que le diplomate reste à côté de Théo.

— Ne vous inquiétez pas, tout s'est bien passé.

Le diplomate se lève et chuchote quelques mots à l'oreille du professeur Meier, qui sourit franchement.

Enfin, le médecin désigne Théo aux deux plantons juste devant lui.

— Zhè shì yīgè xīfāng de bèn rén, tā xiǎng yào yòng Yuènnán shì de fāngshì zhiliáo. Ràng tā suí tā zìjǐ de zībēn zhùyì pìqì ba.²⁶

Les deux soldats se penchent pour bien voir Théo derrière le médecin. Ils ont un sourire narquois.

— Tā quèshí kàn shàngqù xiàng gè báichī.²⁷

Sergueï Volkov, rejoignant la passerelle, regarde le médecin droit dans les yeux.

— Alors ?

— Bien, j'autorise le passager à continuer son voyage, il n'est pas... médicalement... contagieux, je vais prévenir les autorités afin que l'avion puisse être ravitaillé selon nos accords.

— Très bien, cher camarade !

Sur ces derniers mots, le diplomate s'éclipse avec un signe amical à l'adresse du professeur.

Ce dernier, enfin détendu, lance à la cantonade :

— Vous pouvez sortir, Samy !

Chapitre 13 VIENTIANE

— Le paquet a été livré, camarade. Merci de votre aide, moi et mes hommes repartons immédiatement pour Oulan-Bator.

Le professeur, content mais un peu surpris.

— Le camarade Nikita est un ami, je pouvais bien faire cela pour lui. Mais cette destination n'est pas trop éloignée pour ce vieux Tupolev ?

— Oui, la dame a bien reçu le cadeau... sinon, vous savez, nous ne sommes que quatorze... et nous sommes attendus aussi là-bas...

— Ah, encore un cadeau ?

Le commandant Morozov se met à rire.

— Non... non... Mais vous ?

— Monsieur Hallqvist, étant un de nos chers ennemis capitalistes, je crois que je vais devoir fermer les yeux.

Le commandant lui sourit.

— Vous survivrez, prof ?

— Je crois.

Ils éclatent de rire avant de se séparer.

Théo paraît perdu. Sur la piste de l'aéroport de Vientiane fouettée ce matin-là par un vent frais, il est à côté des bagages de la petite troupe d'intellectuels, il regarde le Tupolev s'envoler, comme un enfant regarderait la voiture de ses amis partir en le laissant seul.

— Mais comment va-t-on faire maintenant ?

Einar, toujours sûr de lui, sort sa pipe de son gilet.

— Je vais aller voir Raja Savang Vatthana.

Théo a son visage qui s'illumine soudainement. Il regarde Einar avec encore plus de respect qu'avant.

— Co... comment... vous connaissez le roi du Laos ?

— Pas exactement, mais...

Il prend Théo par le bras.

— ...Je vais vous expliquer, venez, il fait bon, mais j'ai envie de prendre un verre, et il y a certainement un salon VIP dans cet aéroport du bout du monde.

Samy dodeline de la tête.

— Un whisky à neuf heures du matin ! Est-ce bien raisonnable ?

— Non, mais ce que nous entreprenons n'est guère raisonnable aussi... non ?

Samy plisse les yeux, dubitativement.

— Mouaip... mouaip...

— Je ne veux pas être en reste, je vais prendre une vodka ! lance le professeur.

— Soit, mais moi j'en resterai au soda... et toi, Théo ?

Toujours sous le choc de savoir que quelqu'un peut, comme ça, décider d'aller voir un roi... comme on va voir n'importe qui, ça le perturbe.

²⁶ "C'est un imbécile occidental qui veut être traité à la vietnamienne à Singapour. Qu'il suive son tempérament capitaliste."

²⁷ Il a bien la tête d'un idiot.

— Je n'ai pas d'invitation... euuuh.

Théo se reprenant, il se retourne vers Samy.

— ... Tu me demandais ?

— Que veux-tu boire ?

— Un whisky ! Une grande pinte de whisky !

Einar éclate de rire.

— Allons, allons, mon ami, c'est assez simple en fait. Nous avons besoin d'un avion capable de nous porter jusqu'à Auckland, et si ma mémoire est bonne, je détiens un reliquaire bouddhique qui aurait appartenu à Nakhon Noi, qui fut roi de la dynastie de Lan Xang au début des années 1580.

Théo boit littéralement l'histoire que raconte Einar.

— J'ai lu quelque chose à son sujet dans le National Geographic.

— C'est possible, Théo, mais je continue mon idée. Voilà, je pensais en faire don au Muséum de Stockholm... mais peut-être peut-il nous servir...

— Comment ? demande ingénument le professeur Meier.

— ...En échangeant ce reliquaire contre un Lockheed Constellation.

Trois paires d'yeux exorbitées le scrutent en silence alors que le serveur arrive.

— Here, the two whiskies, the vodka, and the soda, yes ?

Einar fait un signe de tête vers le serveur qui pose les verres sur la table avant de repartir silencieusement.

Ce midi du 6 mars 1961, donc deux jours plus tard, Samy, Théo et Friedrich allaient se mettre à table, lorsqu'apparaît à la porte de l'Hôtel Royal Mekong leur ami Einar.

Ses moustaches à la Errol Flynn frétille, ses yeux pétillent. Il s'approche à grands pas.

— Mes amis, je sais, je vous ai fait patienter deux jours dans cette geôle, ça n'a pas été simple... Il a fallu communiquer avec Kjell par télex afin qu'il fournisse les preuves de ma possession. Ensuite, il a fallu voir un peu partout pour un Lockheed. Il y en avait un à Bangkok... heureusement. Et une chance extraordinaire de plus, l'un de mes amis depuis la guerre, Howard Hughes, venait de s'en acheter un... tout compris.

— Un avion... comme ça ? Et tout compris ? fait Théo, comme les autres, éberlués.

— Oui... avec le personnel !

Le professeur, en vieux camarade communiste, était au courant des pratiques de ces capitalistes... mais pas à ce point.

— Avec des travailleurs ? dit-il.

— Ils sont très bien payés, vous savez... Howard est peut-être un modèle capitaliste, mon ami, mais c'est un chic type... parce qu'en plus il a offert le Constellation au roi.

— Et vous allez offrir le reliquaire du coup ?

— Bien entendu... je n'ai qu'une seule parole... qu'est-ce que je ferais d'un Lockheed Constellation ? C'est pour cela que j'ai décidé Howard de l'offrir plutôt au roi, qu'à moi. Il me suffit, mon vieux Beechcraft... Bref, dans deux jours d'ici, nous partons.

Théo, déjà la serviette autour du cou, s'assoit.

— J'aurais au moins le temps de me reposer un peu.

Chapitre 14
BANGKOK

Théo Dewez est impressionné par l'avion qu'il voit devant lui.

— Co... comment... tout ça pour nous ?

La ligne élégante du Lockheed constellation, avion de ligne prestigieux à cette époque ne peut que séduire, celui-ci peut normalement transporter jusqu'à quatre-vingts passagers, aller jusqu'à quatre-cent-cinquante kilomètres par heure et sur plusieurs milliers de kilomètres. Il est garé là, devant le hangar de la TWA, à Vientiane, devant le petit groupe, et au pied de la passerelle, le commandant Peter Gordon les attend.

Le Constellation décolle enfin de l'aéroport de Vientiane, ce 8 mars 1961. Le temps est merveilleux, les passagers reposés, les autorités rassurées. Le professeur Meier s'approche d'Einar qui copilote l'appareil.

— Au fait, camar... mon ami, comment avez-vous eu en votre possession un reliquaire bouddhiste du XVI^e siècle ?

Toujours attentif au manche à balais, Einar n'attendait plus cette question.

— C'est assez simple, l'un de mes ancêtres, Igmarr Hallqvist, fut un explorateur un peu casse-cou et peu recommandable. En 1587, il se trouvait en Birmanie. Les archives familiales sont aussi succinctes que celles du Laos, mais ce que l'on sait, c'est qu'Ingmar a volé le reliquaire à un dignitaire laotien. J'ai tenté d'en savoir plus, et j'ai réussi à découvrir que Nakhon Noi fut emprisonné²⁸, mais il le fut selon son rang, à Pégou, capitale de la Birmanie à cette époque. C'est là que mon ancêtre, un vrai vaurien, a volé l'objet, j'en suis certain.

— Donc, en fait, c'est une restitution ?

Einar, qui ne s'attendait pas à ce verdict, se tourne quelques secondes vers le professeur Meier, en souriant.

— Sans doute... sans doute.

Le couloir de la cabine a été dégagé des sièges "en trop". Reste une dizaine de fauteuils confortables. Le sol recouvert d'une agréable moquette vert émeraude absorbe les pas de l'hôtesse qui venant du bar au bout de l'allée, s'approche du fauteuil de Théo.

C'est une jeune femme d'une trentaine d'années, une blonde svelte, légèrement maquillée, habillée sobrement d'un tailleur rose bonbon, jupe crayon,

chemisier crème avec un petit nœud papillon blanc. Pas de chapeau mais des gants blancs et une jolie paire d'escarpins roses aussi.

— Pardon, monsieur, voulez-vous un coussin ?

Théo, qui était en train de s'assoupir, tourne la tête d'un coup vers l'intruse.

— Mademoiselle, si j'ai besoin de quelque chose, je sonnerai.

Surprise de l'accueil, la jeune femme, professionnelle, se redresse.

— Bien, monsieur.

Samy, assis de l'autre côté, s'insurge cette fois contre l'attitude désagréable de son ami.

— Théo ! Allez vous excuser auprès de cette jeune fille, sinon je serais déçu et j'ai peur pour notre amitié.

Désarçonné par la menace de son ami, le seul qui le supporte depuis si longtemps, Théo se lève et, tel un petit garçon rougissant, va vers la demoiselle, les mains dans le dos et la tête basse.

— Mademoiselle, veuillez accepter mes plus profondes excuses pour mon attitude, je suis un vieil ours et je sais que je suis insupportable... mais...

La demoiselle, surprise mais charmée par l'honnête repentance, se permet une main sur l'épaule du vieil homme.

— Monsieur, je vous remercie de vos excuses et j'en suis très flattée, je les accepte avec plaisir.

Théo semble rassuré, d'une petite voix, il fait une demande.

— Maintenant, je prendrais bien ce coussin que vous m'aviez si gentiment proposé.

Samy se lève de son siège lorsque Théo se réveille, une demi-heure plus tard. Il va vers son ami.

— Théo, vous êtes vraiment un homme bizarre, agaçant souvent, mais si charmant quand vous le voulez bien.

— C'est pour cela que je suis votre ami, mon cher Samy.

— Sans doute, fait-il pensif.

— Une partie d'échec ?

Samy laisse ruminer Théo, qui vient de perdre une nouvelle fois sa partie d'échec contre son ami. Il s'approche d'Einar, qui dans le cockpit, seconde le pilote que Hughes avait engagé et a pris en charge tant qu'Einar en aurait besoin.

— Le vol s'est bien passé !

Il est vers midi, il est interrompu par l'hôtesse de l'air qui fait son annonce.

— Messieurs, nous allons atterrir à Don Mueang International Airport, veuillez boucler votre ceinture et rester assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, merci.

²⁸ C'est ici une fiction, car il y a peu d'archives sur cette période du royaume de Lan Xang, ce qui m'a permis d'imaginer l'emprisonnement de Nakhon Noi. Nda

Alors que le Lockheed est ravitaillé en carburant, Einar a fait en sorte qu'ils n'aient pas à sortir pour se restaurer.

— Mes amis, nous et les membres d'équipage allons être ravitaillés directement ici.

Théo, qui n'est plus surpris de la prodigalité de leur ami, s'approche d'Einar et lui met la main sur l'épaule.

— Mon cher Einar, vous nous gâtez... qu'y aurait-il au menu ?

— Eh bien, j'avoue, j'ai fait une petite folie... salade de crabe et avocat, avec une vinaigrette légère au citron, herbes fraîches, et quelques tomates cerises. Filet de saumon poêlé, servi avec un riz pilaf et des légumes vapeur assortis. Suprême de volaille aux morilles, sauce crème légère, accompagné de pommes de terre rôties et haricots fins. Pour finir, un assortiment de fromages européens, brie, gouda jeune, cantal, avec des crackers. Et en desserts, tartelettes aux fruits frais, crème pâtissière légère avec framboises, myrtilles et quelques feuilles de menthe et aussi des petits gâteaux au chocolat fondant pour les amateurs de chocolat... enfin, quelques liqueurs.

La jeune hôtesse de l'air, perdant un peu l'équilibre, est rattrapée par Théo.

— Allons mademoiselle... nous n'avons pas eu encore la carte des vins !

Chapitre 15 SINGAPOUR

Dans le cockpit, règne une atmosphère silencieuse, lorsque le professeur Meier arrive.

— Finalement, à Bangkok, c'est bien à Monsieur Hughes que nous devons d'avoir échappé à un contrôle ?

Le professeur, qui s'adresse ainsi à Einar Hallqvist en cette fin de journée du 8 mars, semble presque fâché.

Einar, très sûr de lui, répond sur un ton le plus neutre possible.

— Oui, cher professeur, mais je ne m'étais pas encore rendu compte à quel point, à notre époque, un citoyen de RDA pouvait avoir des problèmes en voyageant à l'Ouest.

— Quand il peut voyager, intervient Samy qui venait aux nouvelles.

Friedrich Meier a l'air étonné.

— Je croyais que vous étiez un communiste sincère, mon cher Samy, vous me décevez.

— Professeur, votre position dans l'appareil d'État, et surtout, votre amitié... particulière avec le chef de l'État soviétique vous donne certains privilèges. Mais je vous assure que vos compatriotes ont peu l'occasion de pouvoir aller où ils veulent.

Le professeur est un peu ébranlé par ce que vient de lui asséner Samy, car il le sait bien, il connaît bien Nikita. Pensif, il fait demi-tour.

Einar, toujours à son poste de copilote, se tourne vers Samy.

— Je crois que vous l'avez poussé dans ses retranchements, cher Samy.

— Je l'espère, c'est un homme bien, au fond.

— Oui, je pense comme vous.

— Sinon, j'étais venu pour savoir quand arriverons-nous à Singapour ?

— D'ici une demi-heure je pense, mais je ne sais pas si ça sera plus simple qu'à Bangkok.

— Pourquoi ?

— Bangkok est plus permissive... Singapour pour être plus "sûre", n'en est pas moins plus surveillée.

— Heureusement que nous ne faisons qu'un voyage de recherche archéologique, alors.

Einar, certainement détendu par ce que vient de dire Samy, se met à rire.

L'hôtesse de l'air prend le micro et fait son annonce.

— Messieurs, nous allons atterrir à Singapore International Airport. Veuillez bien attacher votre ceinture et demeurer assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, je vous remercie.

Samy, toujours à l'affût de nouveaux paysages, regarde par son hublot. Singapour, ville moderne,

se déploie en un patchwork de toits rouges entourant les anciens bâtiments coloniaux de l'État de Singapour. Il voit les rues grouillantes de voitures, de cyclistes et de nombreux piétons affairés. Par-ci, par-là, entre kampongs et jardins, sillonnent les rivières scintillantes au soleil de cette fin de journée. Plus loin, le port est toujours animé de barques et de cargos chargés de marchandises en partance ou à l'arrivée. Un peu plus sur le côté, l'aéroport sous un ciel légèrement brumeux, apparaît avec sa piste et ses hangars, sous les dernières chaleurs de la journée. La ville paraît compacte et grouillante, offrant un contraste saisissant entre modernité du siècle et traditions locales.

Une fois l'avion sur son parking, Einar se lève et va rejoindre ses compagnons.

— Messieurs, mes amis, Howard m'a contacté tout à l'heure, il paraît que le professeur Percy a disparu.

Tous se regardent, perplexes.

— Comment ça, "disparu" ?

— Il paraît que notre professeur de philologie, Llewellyn Percy, ne s'est plus montrée après le 25 février... il y a près de dix jours !

Le professeur Meier réagit le premier.

— C'est juste le jour du coup de téléphone d'Anli.

— Exactement.

— Mais pourquoi cette disparition ?

— C'est exactement le problème, Howard m'a donc assuré de son plein soutien. Il nous délègue deux de ses collaborateurs, que nous prendrons en route à Darwin.

— Des collaborateurs ?

Théo a ce regard qu'il a quand il ne comprend pas. Einar y est habitué maintenant, il lui met la main sur l'épaule.

— Deux hommes dont le métier est de dissuader ceux qui voudraient nous faire des misères.

— Ah ! Des hommes de main. Et comment s'appelle ces personnes ?

La question prend Einar de court.

— Euuuh, j'avoue... j'ai oublié de le lui demander.

— Monsieur, le plein et fait, l'équipe a fait les vérifications d'usage avant décollage. Tout est en ordre.

Einar, les écouteurs sur les oreilles, fait signe de patienter au technicien de la TWA qui vient de lui parler.

— Ouiiii ?... Dallas ?... Non, je voudrais parler à monsieur Hughes.

Il met la main sur son micro et se tourne vers le technicien.

— Je suppose que tout va bien ?

— Exactement, monsieur.

— Merci...

Il semble qu'on lui parle dans les écouteurs, il fait un signe amical au technicien qui s'en va.

— ...

— ... oui, monsieur Hughes ?... Non, je ne suis pas journaliste, je suis un ami de monsieur Hughes.

— ...

— Bien sûr ! Mon nom est Einar Hallqvist.

— ...

— Bien, d'accord, je patiente.

Le professeur Meier arrive à cet instant dans la cabine de pilotage. Le navigateur, désoccupé, se pousse pour laisser passer le professeur.

— Dites... on devrait y aller là, non ?

Einar lève une tête fatiguée.

— Professeur, je m'en occupe dès que j'aurai eu mon ami...

Le vieux professeur, d'un air très amical, lui pose une main sur l'épaule.

— Bah... ça arrive à tout le monde d'avoir des oublis.

À cet instant, un bruit dans le casque le rappelle à son impatience.

— ...

— Howard ?

— ...

— Bien, bien, nous allons très bien. Mais...

— ...

— Comment ?

— ...

— Non, non, nous sommes encore à Singapour. Mais justement, j'ai oublié de vous demander le nom de vos... collaborateurs.

— ...

Chapitre 16
JAKARTA

Georgius Kharzov avant le départ de Singapour s'est ajouté au personnel de bord comme copilote, ce qui permet à Einar Hallqvist de profiter plus de ses amis et surtout de réfléchir à la situation.

— Quelles seraient les raisons pour lesquelles le professeur Percy ait disparu, mon cher Einar ?

Le professeur Meier est certainement le plus inquiet de tous.

— Cher professeur, nous n'en savons guère plus pour le moment, il va de soi que la présence de monsieur Judel, le collaborateur d'Howard et l'un de ses adjoints, nous sera de grande utilité. Ce sont d'anciens résistants et du SDECE²⁹, mais monsieur Judel est un homme à principes il semblerait... Howard m'a raconté une petite histoire à son sujet.

Théo, toujours à l'affût d'histoires dans l'Histoire, en demande plus.

— Ah, on peut savoir ?

— Ça n'a pas grand intérêt, mais en gros il était en désaccord avec la politique coloniale du gouvernement de Guy Mollet qui avait continué à infiltré l'UPC³⁰ pour déstabiliser l'opposition camerounaise. Bref, monsieur Judel a été recruté par Howard Hughes pour développer son réseau d'Afrique de l'Ouest.

— Pardon, cher Einar, mais alors quel est donc le rapport avec notre voyage en Asie ?

Einar se met à rire.

— Je comprends votre surprise, mon cher Théo, c'est, à ce que m'en a dit Howard, que ce monsieur en a profité, à cette époque, pour tisser des liens avec certains réseaux asiatiques qui s'intéressent beaucoup à l'Afrique et à son potentiel commercial.

— Toujours le fric, toujours le fric, intervient d'un air déçu, le professeur Friedrich Meier.

— Je sais, professeur... le monde tourne ainsi !

L'hôtesse de l'air intervient à cet instant.

— Messieurs, nous allons atterrir à Jakarta Kemayoran. Veuillez bien attacher votre ceinture et demeurer assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, je vous remercie.

Samy, par le hublot, découvre une ville basse, ponctuée de rizières et de marécages, et déjà quelques avenues toujours de style colonial avec quelques bâtiments administratifs ça et là. Quant

au petit aéroport en béton, il est entouré d'avions et de hangars.

Après avoir passé la douane, ils se retrouvent devant un motel.

— Eh bien, ça nous change de notre dernier hôtel, Einar !

— Samy, on fait avec ce qu'on a et cet incident technique avec notre train d'atterrissage nous oblige à nous contenter de ça pour cette nuit. Vous savez, en 1941, à Londres, durant le blitz, croyez-moi, j'ai connu bien pire.

Samy sourit, un peu gêné de sa première réflexion.

— Pardon, mon ami, j'avais oublié que vous étiez de la RAF à cette époque.

— C'est tout pardonné, Samy, voyons.

Le bâtiment ne paye pas de mine, deux étages en béton, des volets en bois peints de vert foncé, légèrement écaillés. Un hôtel, fonctionnel.

— Et en plus, douche commune, chers amis !

— Ça me rappellera Kiev, rigole presque Friedrich Meier.

Einar a un ton plutôt sérieux lorsqu'il leur donne le bonsoir.

— Bonne nuit, messieurs, il est déjà fort tard, et nous repartons tout à l'heure.

9 mars au matin. Théo dort encore lorsque la main d'Einar vient l'agiter par l'épaule.

— Théo ! Théo... il est l'heure de partir.

Il se lève en sursaut.

— Merde ! Encore une attaque allemande ?

Einar, compréhensif, lui sourit amicalement.

— Non, non, cher ami, la guerre est finie. Nous sommes à Jakarta...

Entre soulagement que ce n'est plus la guerre et désappointement de devoir se lever, Théo bougonne.

— L'heure du levé... sans le clairon.

— Vous savez où est passé le professeur Meier ?

Soudainement, Théo éructe.

— Mais, foutre dieu ! Comment voulez-vous que je le sache ?

Einar Hallqvist, se rendant compte que décidément Théo Dewez n'est pas du matin, se laisse tomber sur la seule chaise de cette chambre de VRP.

— Lui aussi... il a disparu.

Théo, assis sur le bord de son lit, le regarde, comme s'il essayait d'intégrer l'information.

— Ben ça alors !

²⁹ Service de documentation extérieure et de contre-espionnage est le service de renseignement extérieur français de 1945 à 1982.

³⁰ Union des Populations du Cameroun, fondé entre autres par Ruben Um Nyobè (1913-1958).

Chapitre 17
 ILE DE LA RÉDEMPTION
 (Indonésie)

11 mars, il fait un soleil de fin d'été, beau et chaud dans cette partie du monde. L'île de Pulau Rajua de son vrai nom, fait presque quatre kilomètres de long sur plus d'un de large. Entourée de palmiers, un petit village sur pilotis s'est établi il y a à peine moins de deux ans sur la pointe Est de l'île, sur cette plage appelée Pantai B'be. Trois baraques et une église, au pied de laquelle sont amarrés des barques de pêcheurs.

Un souffle de vent fait s'envoler la tenture qui ferme l'une des baraques. Une femme âgée est solidement attachée sur une chaise. Elle a les joues bleues et le front en sang.

— Sorcière ! Si tu ne parles pas, sale garce, je t'envoie aux Enfers, où est ta place !

L'homme qui l'interroge est rouge de colère.

La femme le regarde, l'air absente.

— Puisque je vous dis que je ne sais pas ce qu'est ce document, puisque je ne l'ai pas vu encore.

“Shlaf ! Shlaf !”

Une paire de baffes lui cingle encore les joues.

— Sean, le professeur va bientôt être amené ici !

C'est une jeune femme enceinte qui lui parle, portant un jeune enfant dans un bras et en tenant un autre un peu plus âgé par la main.

— Ah ! Une bonne nouvelle.

Il se retourne vers la femme attachée tout en parlant à la femme enceinte.

— Cette Llewellyn ne va plus nous servir... il faudra qu'elle passe en jugement avant que nous ne la brûlions, comme la sorcière qu'elle est.

Un peu plus tard, durant l'après-midi. Un canot pneumatique est arrivé sur la plage. Un homme de grande taille et corpulent en descend, portant un homme bâillonné sur l'une de ses épaules. Il le jette sur le sable.

— Merci Oliver, tu as fait du bon travail en étant allé chercher cette engeance du diable. Personne ne t'a vu ?

— Non, monsieur, il dormait dans la chambre d'un hôtel à côté de l'aéroport, personne ne m'a vu ou entendu.

— Bien, retourne au travail, nous avons une commande de poissons à satisfaire. Moi, je vais m'occuper de ces païens.

— À genoux, immonde hérétique. Tu vas prier d'abord.

Le professeur Meier, le visage en sang, relève la tête et crache aux pieds de celui qui vient de lui ordonner de prier.

— Regarde Sean ! Il ne nous dira rien de ce parchemin de métal qui voudrait nous faire croire que le monde a été créé sans Dieu.

Friedrich Meier sourit, malgré les quelques dents qui lui manquent.

— Bande d'imbéciles. Comme si le monde avait été créé par une entité supérieure...

— Oui ! Il y a dix mille ans, Dieu se tenait ici, sur le sol de la Terre, il a conçu Adam de cette terre-ci.

L'homme rouge de hargne, qui essaie de retenir sa colère, se baisse et joignant le geste à la parole, il prend une poignée de sable mouillé qu'il écrase sur le visage de sa victime.

— Tiens... prends ça !

Le visage du professeur, où se mêlent maintenant le sang et le sable reste impassible.

Alors que le soleil se couche sur l'océan et que le vent s'est calmé.

— Ils ne nous diront jamais où est ce faux document, Sean.

— Nous verrons demain, le révérend John décidera. Jette-les dans la cage, Sarah.

D'un coup de pied, la vieille femme, détachée de la chaise mais les mains dans le dos, est précipitée dans une cage à demi émergée, avec le professeur, les mains aussi attachées dans le dos.

Ce matin du 12 mars, le soleil toujours chaud vient éclairer de nouveau l'église sur pilotis.

Un homme plutôt grand, svelte, est habillé d'un costume strict, noir, chapeau haut de forme sur la tête. Il a une longue barbe noire. Il se tient droit comme un piquet, les mains croisés dans le dos et regarde la vieille femme qu'on a remontée de sa cage.

— Alors Llewellyn, vas-tu te décider à avouer ton crime ?

Fatiguée des traitements reçus, elle a du mal à le voir, surtout qu'il est à contre-jour.

— Révérend John ? C'est vous ?

— Oui sorcière, c'est moi. Et ce que tu m'as dit de cet objet, quand tu es venue me voir à la fin du mois dernier a besoin d'être éradiqué de la surface de la Terre et que personne ne soit jamais débauché par ce mensonge.

— Mais je croyais que vous étiez un homme instruit...

— Je le suis ! Instruit de la parole de Dieu !...

Il agite un doigt en l'air pour bien appuyer son propos.

— ...Et uniquement de Dieu. Alors, avoue, et je te promets de t'égorger avant que tu ne brûles sur le bûcher.

En cette belle matinée, alors que le soleil est déjà haut, les deux suppliciés vont être attachés chacun à un poteau, quand soudainement, Sean tire la manche du révérend.

— Monsieur le révérend, quel est ce bruit ?

Chapitre 18

BALI (Indonésie)

À cause de l'enlèvement du professeur Meier, Édouard Judel, accompagné de son assistant Henry "Smith", a fait la connaissance d'Einar Hallqvist ici, dans ce petit port de Sanur, au sud de Bali, au lieu de Darwin comme c'était prévu. Les uns arrivant en moins de dix heures de Darwin et les autres en hydravion depuis Jakarta.

Édouard est un homme de petite taille, d'allure très moyenne... passe-partout. Les cheveux dégarnis et un visage, par contre, inoubliable, ne serait-ce qu'à cause de cette balafre qui lui barre la joue gauche, reçue lors d'une bagarre dans un débit de boissons juste après-guerre où il dit avoir croisé le champion de catch italien du nom de Lino Borriani, alias "la Fusée italienne"³¹. Quant à son assistant, qu'il présente sous le nom de "Smith", c'est un grand gaillard, svelte, avec ses cheveux blonds bouclés qui encadrent un visage poupin à l'œil égrillard.

Étant arrivés avant, ils ont déjà enquêté sur la disparition du professeur Meier à Jakarta.

— Terima kasih, temanku, ini untukmu dan keluargamu³², dit Judel à un pêcheur.

Le pêcheur s'en va, l'air heureux, en rangeant un billet dans sa poche.

Einar Hallqvist se tourne vers Édouard Judel.

— Vous aviez raison, monsieur Judel, vos premières recherches nous ont permis de nous voir plus tôt, ici, à Bali. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment vous en êtes arrivé à savoir que le malfaiteur est passé par ce quai-ci ?... Et de quoi parlait le pêcheur que nous venons de voir ?

— Tout d'abord, monsieur Hallqvist, j'ai développé un réseau afro-asiatique depuis la fin de la guerre, aussi, déjà à Darwin, où nous vous attendions, j'ai réussi, grâce à ce réseau, à obtenir certaines informations sur un groupe de fous furieux qui se font appeler The divine union. Quant à ce pêcheur, étant donné que je parle l'indonésien et bien d'autres langues du coin, toujours utiles... il m'a dit qu'un certain "Oliver" était accompagné, soi-disant, de son père malade. Voilà !... monsieur Hallqvist.

— Mon cher Judel, c'est extraordinaire.

— Quoi donc, monsieur Hallqvist ?

— La rapidité de vos investigations et les résultats obtenus !

— C'est mon boulot, monsieur Hallqvist.

— Effectivement... mais je vous en prie, appelez-moi Einar. Depuis que vous nous avez rejoints ici,

à Bali, vous ne cessez de me donner du "monsieur".

— Bien, bien, mons... Einar. Donc, les informations que je viens d'avoir vont nous être fort utiles.

Einar, Samy et Théo écoutent Édouard Judel religieusement.

— C'est-à-dire ? ose Théo.

— Le pêcheur m'a dit qu'hier, 10 mars, cet Oliver lui a loué un bateau à moteur. Il portait un homme qu'il présentait donc comme son père, apparemment dans le coma.

— C'était Friedrich ? demande Théo sur un ton dramatique.

— Absolument, monsieur. Et le pêcheur m'a dit aussi, avec un petit sourire entendu, où il est allé avec son "papa".

— Où ça ? interrogent en chœur les trois amis.

— Dans un îlot, un peu plus à l'est d'ici. Pulau Raijua, que les fundamentalistes protestants de The divine union ont renommé "île de la Rédemption". Il les connaît bien mais en profite le plus possible.

— Bien, fort bien, mais il est déjà tard, l'hydravion ne peut pas nous servir, intervient Einar, très inquiet.

— C'est pour cela que nous partirons dès 6h30... réveil vers 5h45, ordonne Édouard.

Le Grumman Goose, le bel hydravion qu'a loué Einar à Jakarta, décolle des eaux de l'île de Bali. Il est 6h38, très exactement. Le soleil commence sa course dans l'hémisphère sud.

— Regardez ! Pulau Raijua, crie Mike Dvorak, le pilote.

Théo, Samy, Einar, Édouard Judel et son adjoint, Henry Smith, regardent médusés la plage où un bûcher a été installé. Deux personnes sont en train d'être attachées, chacune sur un poteau, dont le professeur Meier.

— Mike ! Atterris le plus rapidement possible, il faut faire cesser ce crime, crie Einar.

Alors que l'hydravion s'est enfin immobilisé, Édouard et Henry se sont précipités sur les flotteurs. Ils ont sorti l'artillerie et visent les trois personnes sur la plage.

— Sean ! Va égorger la sorcière ! crie le révérend, touché à l'épaule.

Sean se lève.

— Que la volonté du Seigneur soit faite, révérend !

— Henry, regarde, ce type se rapproche de la femme, là... tu peux le toucher ?

— Direct, mon commandant !

³¹ Plus connu sous le nom de Lino Ventura, champion de catch jusqu'au 31 mars 1950.

³² Merci, mon ami, voilà pour toi et ta famille.

Sean se baisse, le couteau en avant pour obéir à l'ordre du révérend.

Une balle lui traverse le crâne de part en part. Il s'écroule, et dans ce mouvement, il se plante lui-même le couteau dans le ventre.

— Woaaaaa ! Bravo Henry. Toujours aussi efficace.

— Tu vois, depuis le Vercors, j'ai pas perdu !

— Seaaaaan ! crie Oliver en voyant le cadavre de son ami.

Il se précipite pour achever la besogne, mais une balle transperce sa jambe droite, déchiquetant son fémur. Il s'écroule en gueulant de douleur.

— Bien Édouard, toi aussi... t'as pas perdu la main.

— Merci, venant de la part d'un tireur d'élite... ça me touche.

Henry explose de rire.

— C'est le cas de le dire, camarade !

Quelques minutes plus tard, les deux suppliciés sont détachés, et sur la plage, Oliver, entre ses pleurs et sa hargne, est pris en charge par Henry Smith, tandis que le révérend, lui, silencieux et les yeux fixés de haine sur Llewellyn Percy, est maîtrisé par Édouard Judel.

— Llewellyn Percy... je t'enverrai en enfer ! crie le révérend avant d'être assommé par Édouard Judel.

Einar se rapproche de la professeur.

— C'est donc vous, Llewellyn Percy ? dit-il, très civilement.

— Oui, pourquoi ?

— Je vous voyais...

— Plus jeune ? sourit-elle.

— J'avoue, madame.

— Ça n'est rien, j'ai l'habitude.

Théo s'approche de la professeur de philologie, après avoir trempé les joues du professeur de ses pleurs émus.

— Bonjour madame, il semblerait que je ne sois plus l'ancêtre de notre troupe ?

Pas encore habituée du ton abrupt de Théo et de son manque total de savoir-vivre, Llewellyn fronce les sourcils.

— La goujaterie, en tout cas, a toujours de beaux restes ! Si mes soixante-quinze ans vous navrent, j'en suis désolée.

Théo, pour la première fois, rougit.

Chapitre 19

DARWIN

— Messieurs, nous allons atterrir à Darwin airport. Veuillez bien attacher votre ceinture et demeurer assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, je vous remercie.

Quelques secousses et l'avion va se garer à l'emplacement de la TWA, pour le moment vide. La porte de l'appareil est ouverte et deux policiers rentrent pour se diriger vers Einar Hallqvist, qui retient les deux prisonniers les mains liées dans le dos.

— Voilà messieurs, Oliver Nacht et le révérend John Smith. Nous leur avons prodigué les premiers soins. À vous de vous charger de la suite.

— Je veux appeler mon avocat, exige le révérend.

— Ça ne se finit pas comme ça, fils de Satan ! prophétise Oliver.

— Oui, oui, j'en parlerai à mon cheval ! se moque Einar.

Alors que tous marchent vers le lounge de l'aéroport, Llewellyn se tourne vers Einar.

— Mais au fait, vous ne m'avez pas encore montré cette "feuille de métal".

— En effet, pardonnez-moi, mais je voulais d'abord tester vos connaissances durant notre vol jusqu'ici.

Llewellyn sourit quoiqu'un peu agacée qu'on ait pu douter de ses connaissances.

— Et je vous ai déçu alors ?

— Du tout, du tout.

— Alors, pourquoi ne pas me l'avoir déjà montré ?

Einar a l'air embêté, comme quelqu'un qui chercherait une porte de sortie.

— Vous avez raison, je vous le proposerai tout à l'heure.

— Très bien, mais peut-être n'arriverai-je pas à le déchiffrer.

— Eh bien, nous aurons eu le plaisir de vous sauver, de vous connaître et de vous raccompagner à Auckland.

Alors qu'on ravitaille l'avion, les sept personnes du petit groupe, Théo Dewez, Friedrich Meier, Samy Darge, Einar Hallqvist, Llewellyn Percy et les deux "gardes", sont attablés en ce soir du 12 mars.

— Ce lounge est vraiment agréable mon cher sauveur, dit Llewellyn en souriant.

— J'aime bien ce genre d'ambiance, chère amie, mais trêve de bavardages, dites-moi, parce que ça m'intrigue depuis que j'ai entendu votre prénom... Llewellyn... n'est-ce pas masculin comme prénom ?

— Tout à fait, plutôt... mais sans doute mes origines y sont pour quelque chose.

Théo se penche en avant, dès qu'il sent qu'une histoire va être contée, il tend les oreilles.

— Puis-je me permettre humblement de vous demander alors quelles sont ces "origines" ?

— Bien sûr, monsieur Dewez, mes ancêtres, et c'est attesté, sont du...

Elle interrompt elle-même ce qu'elle dit afin de dramatiser la révélation.

— ...du Bounty !

Théo se recule avec sa chaise.

— Comment ça ? LE Bounty, le HMS Bounty ?

— Oui, mon aïeul était Ned Young, l'un des mutins ralliés à Fletcher Christian. Il s'était établi sur l'île de Pitcairn avec les autres.

Théo est visiblement bouleversé, comme s'il pouvait "toucher l'Histoire".

— C'est extraordinaire.

— D'autant plus, monsieur Dewez, que le révérend qui a essayé de me faire flamber... s'appelle John... Smith ou on dira plutôt John Adams !

— Jo... Jo... John Adams ? bégaye Théo.

— Je vois que vos connaissances sont larges, monsieur, dit Llewellyn impressionnée. En effet, même si son ancêtre n'était pas aussi fou que lui, il a repris ce nom, "John Smith", pour impressionner des esprits faibles... dont moi-même, je l'avoue humblement. Le révérend était mon mentor, mon "Conseiller spirituel". C'est pour cela que j'ai été à Bali afin d'aller le voir, dès que j'ai su par Anli Soilih qu'il existait un document pareil, une feuille de métal d'un âge "pré-Historique". C'est là que j'ai été mise au silence, tout d'abord bâillonnée et ensuite transportée sur cette île...

— Ah oui... celle qu'ils avaient renommée "Rédemption" ! s'écrie le professeur Meier.

— Absolument. J'ai eu le temps de les écouter pérorer sur leur prétendue prochaine victoire sur leur antéchrist. Ils avaient acheté cette île en 1947, ou plutôt ils l'ont "privatisée". Le révérend a su "convaincre" les autorités indonésiennes de lui laisser le champ libre...

— Et moyennant rétribution, j'imagine, intervient Einar.

— Absolument, et de ce côté, le révérend avait une petite fortune, en 1925, il a acheté des parts de cette société américaine... IBM.

Samy intervient, un peu comme un éléphant dans un magasin de porcelaine.

— Ah ! Mon banquier m'en a parlé... mais il m'a dit de me méfier... les ordinateurs, mon banquier n'y croit pas !

Géné du silence qui suit, il se tait.

— Oui... c'est cela, fait Llewellyn, poliment. Donc il a fait une plus-value assez dingue en 1947

et a pu s'installer sur cette île, d'après ce que j'ai compris depuis mon enlèvement.

— Le fric, toujours le fric et la religion... les opiums des peuples, dit le professeur, l'air désabusé.

Chapitre 20
SYDNEY

Alors qu'il sont en route pour leur prochaine étape, Sydney, Einar s'approche de Llewellyn.

— Chère amie, vous avez réussi à y comprendre quelque chose à cette feuille de métal ?

Llewellyn sur son siège, le document posé sur la tablette, lève la tête lentement, toujours absorbée dans ses pensées.

— Plus... ou moins... en tout cas...

Un long silence suit.

— En tout cas... quoi ? insiste poliment Einar, entouré de Théo et Samy.

— Il va nous falloir aller voir quelqu'un...

— Qui ? interroge Théo à mi-voix.

— Tehurua... Tehurua Manuariki Tahuata. C'est un chaman polynésien. Je l'ai connu quand il était professeur à Auckland et que j'étais jeune étudiante en philologie.

— Eh ? interjette Théo.

— Il m'avait parlé... ça ne me revient que maintenant que j'ai ça entre les mains. Il m'avait parlé d'un livre qu'il possède, fait de feuilles de métal.

Théo perd l'équilibre et manque de tomber sur le professeur Meier qui dort à poings fermés.

— COMMENT ÇA ? Crie-t-il sans même le vouloir.

Le professeur se réveille en bondissant.

— Les nazis... on est foutu !

Ils marchent en direction de leur hôtel, lorsqu'Einar se penche vers Théo.

— Voici l'hôtel où nous allons nous reposer, le professeur n'a pas bien dormi dans la cabine et ce réveil tonitruant l'a un peu perturbé... et moi-même aussi un peu d'ailleurs. D'autant plus que nous devons essayer de contacter ce Tehurua à La Réunion.

— Ça tombe vraiment bien, parce que c'est bien là-bas qu'il faut aller... et même jusqu'aux Kerguelen, assène Théo.

Einar, qui aime bien le vieux monsieur irascible, fronce tout de même les sourcils.

— Et vous pensiez nous informer de cette direction à quel moment ?

Théo Dewez baisse la tête.

— Je suis désolé, avec toutes ces émotions, ces voyages, ces événements... sans compter les coups de feu... j'avais oublié de le préciser ça me semblait normal... mais je m'en étais ouvert auprès de Samy.

Samy regarde Théo d'un air interrogateur.

— Quand ça ? réfléchit-il. Ah, oui ! Ça me revient... à Ixelles, chez vous, cher ami, vous m'aviez parlé, tout comme nous le fîmes auprès de vous... Einar.

Théo se retourne vers le suédois en souriant.

— Oui... le livre de votre ancêtre Einar... "Voyages de recherches paléontologiques sur les traces de James Cook dans les mers australes en 1879-1883", de Lennart Hallqvist.

Soudainement, c'est Einar qui baisse la tête.

— Effectivement... et il semble logique que vous n'ayez pas précisé qu'il nous fallait aller jusqu'aux Kerguelen... puisque la source apparente de cette histoire se situe là-bas. Nos mémoires sont mises à rude épreuve, j'ai l'impression.

— ¡Vamos ! lance Théo.

L'hôtel non loin de l'aéroport de Sydney est assez simple, un bâtiment de trois étages en béton et briques, un toit de tôles ondulées, un décor spartiate. "Fonctionnel", comme a dit Samy en le voyant et tapotant l'épaule d'Einar qui n'a pas trop l'habitude de ce genre d'hôtel.

Les volets presque déjà rouillés aux jointures, la douche juste acceptable et le matelas aussi fin qu'un biscuit anglais ne laissera pas un souvenir agréable aussi bien à Einar qu'aux autres.

Alors que tout le monde dort, que le silence est total... ou presque. Soudainement.

— Au feu ! Au feu !

C'est le professeur qui crie, en sortant de sa chambre. Il a à peine le temps de voir un homme passer la porte et se précipiter vers le parking de l'hôtel.

— Que se passe-t-il ? lui répond Einar qui lui aussi sort de sa chambre, en pyjama.

— Là ! Regardez ! Le feu dans la chambre de Llewellyn. J'ai senti la fumée... ça m'a rappelé 1941... Kiev, comme dans l'avion.

Alors que tous les clients du rez-de-chaussée sont dans le couloir, l'air effaré, Einar défonce la porte d'un coup d'épaule.

N'ayant pas trop l'habitude de ce genre d'action, réservant les coups d'épaule à son majordome, il s'étale par terre de tout son long.

— Merde ! Quelqu'un pour m'aider ! gueule-t-il en commençant de se relever.

Juste à cet instant, alors que tout le monde se jette dehors pour échapper au brasier qui s'étend, Théo et Samy, d'un seul homme, se précipitent dans la chambre et sortent le corps de Llewellyn qu'ils portent jusque sur le parking alors que le feu, cette fois, dévore le couloir qu'ils viennent de quitter.

— Elle est morte ? demande le professeur Meier.

Samy, qui a pris le poignet, fait un signe de la tête.

— Oui, prof.

Chapitre 21 AUCKLAND

— William, allez dire à monsieur Hallqvist que nous approchons d'Auckland et que nous allons atterrir très bientôt.

L'opérateur radio se lève en s'étirant, un peu coincé qu'il est à sa place.

— Oui commandant, tout de suite.

Il semble se dégourdir les jambes tout en allant vers le petit groupe qui s'est formé dans la cabine, ce matin du 14 mars. Ils sont en pleine discussion.

— Bien entendu que nous allons à l'enterrement, si ces feuilles de métal ont attendu tant de siècles, elles le pourront encore quelques jours, dit Einar à l'adresse de Théo.

— Vous avez raison, mon ami, pardonnez-moi cette impatience qui me tараude depuis mon départ d'Ixelles, s'excuse-t-il.

Le radio s'approche.

— Monsieur Hallqvist, nous allons bientôt atterrir à Auckland.

Einar Hallqvist a l'air étonné.

— Pourquoi c'est vous qui me prévenez, où est l'hôtesse ?

Le troisième homme d'équipage a l'air vraiment étonné.

— Vous ne saviez pas qu'elle n'a pas pu continuer notre expédition ?

— Mais pourquoi ?

— Elle a été arrêtée pour complicité de meurtre... il semblerait que ce soit elle qui ait renseigné les membres de la secte The divine union sur notre parcours, et donc de la possibilité de mettre le feu à notre hôtel la nuit dernière.

Einar Hallqvist semble anéanti.

— Une si belle personne.

— La beauté du diable, mon ami, le rassure Samy qui va se rasseoir.

Quelques jours plus tard, dimanche 19 mars 1961. O'Neill's Point Cemetery, lieu emblématique de certaines familles bien en vue à Auckland, dont les Percy.

Le cousin de Llewellyn, Réginald, est le seul survivant d'une famille traversée par les drames historiques. C'est un petit homme, maigrelet, portant beau. Son visage triste est barré par une moustache en guidon de vélo. Il est habillé traditionnellement de ce costume noir et reçoit les hommages à la porte du cimetière.

Einar s'approche, tend la main à cet homme qu'il ne connaît pas.

— Toutes mes condoléances, monsieur... ?

— Merci... Réginald, Réginald Percy... vous êtes ?

— Einar... Einar Hallqvist, conservateur adjoint au Muséum suédois d'histoire naturelle à Stockholm.

L'homme relève la tête comme quelqu'un qui rencontre enfin une personne dont on lui avait déjà parlé.

— Ah ! Ma cousine m'avait parlé de vous... pouvons-nous nous voir après la cérémonie ?

— Bien entendu, monsieur, avec... si j'ose dire, plaisir.

Le Hi Diddle Griddle est bondé ce soir-là, Einar, Friedrich, Théo, Samy et Réginald Percy ont trouvé une table alors que Nat King Cole est sur la scène.

— Je vous remercie, monsieur Hallqvist, cette pause me fait tellement de bien après la mort ignoble de ma grande Llewellyn.

— C'est une joie, si je peux me permettre étant donné votre affliction, de vous faire ce plaisir et un rendu à cette femme que j'ai si peu connu.

— Taisez-vous... par pitié, le grand Nat va parler ! interrompt Théo, tout à sa manière, fâchant un peu Réginald.

Nat King Cole est debout, il tapote un peu le clavier du piano pour obtenir le silence.

— Good evening, ladies and gentlemen... I'm just passing through tonight, but I had to make a stop for you, Cherry; yes, just for you, exceptionally. We all wish you the most wonderful birthday. You don't show a single one of your 80 years, and I love you dearly...³³

Il taquine un peu le clavier.

Des applaudissements éclatent, des gens se mettent debout et frappent dans leurs mains.

Au bout de quelques instants, le silence revient.

— ...Now, I'd like to play your favorite song, "Smile", just for you. Here's to many, many more beautiful years ahead!³⁴

Alors que Nat King Cole rejoint la table de son amie, ses musiciens continuent à jouer. À leur table, Réginald se tourne vers Einar.

— Vous savez, vous m'avez parlé de votre ancêtre...

— Lennart Hallqvist ?

³³ Évidemment, c'est une fiction, Nat King Cole enregistrait à cette époque et il est passé à la télé le 30 mars, dans "An evening with Nat King Cole" à la BBC. Mais voici la traduction de ce texte : "Bonsoir, mesdames et messieurs... Je ne fais que passer ce soir, mais je devais m'arrêter pour toi, Cherry ; oui, rien que pour toi, exceptionnellement. Nous te souhaitons tous un anniversaire merveilleux. Tu ne trahis aucun de tes 80 ans, et je t'aime profondément.

³⁴ Maintenant, j'aimerais interpréter ton morceau préféré, "Smile", rien que pour toi. À encore de nombreuses, très nombreuses belles années à venir !"

— Oui. Je détiens un document historique. Une lettre du capitaine Cook à sa femme où il est question d'un objet métallique et de votre ancêtre. Je n'avais pas compris, jusqu'à aujourd'hui.

Einar en reste bouche-bée avant de reprendre ses esprits.

— Pou... Pourrais-je la voir ?

— Bien entendu. Je vous invite tous demain dans ma demeure.

Dans les environs d'Auckland, un grand parc, très bien entretenu, et au bout d'une allée bordée d'arbres, une demeure coloniale. Blanche avec quatre colonnes, quelques marches et de très hautes fenêtres.

Samy s'arrête avant d'entrer. Il s'adresse au maître de maison.

— C'est étonnant, votre maison ne correspond absolument pas au style néo-zélandais courant.

— Oui, vous l'avez noté ! C'est un ancien propriétaire... un certain Abraham Smith, qui après la guerre de Sécession est venu s'installer ici.

— Abraham... Smith ?

— Oui, vous connaissez ?

— Le nom me rappelle quelque chose, guère plus. Samy regarde Einar avec insistance, qui lui-même a évidemment compris de qui il s'agissait.

Quelques instants plus tard, installés confortablement dans le salon de cette grande maison. Réginald tend un vieux papier à Einar.

— Voici la lettre.

Cependant le suédois remarque Théo, qui tout en restant exceptionnellement poli, regarde tristement Einar qui lui tend enfin le papier.

— Merci mon ami, je n'y tiens plus... depuis que je sais. Mais voulez-vous que je fasse la lecture pour tout le monde ?

— J'allais vous en prier, mon cher, sourit Einar.

Il lit :

*"Van Diemen's Land,
the 26th of January, 1777.*

My dearest Elizabeth,

I must beg your pardon for the brevity of this letter. The days are wholly consumed by my duties aboard—charts to be drawn, orders to be given, and observations to be recorded. Yet, amidst all these labours, my thoughts are ever with you.

The seas are restless, and the stars guide us faithfully. At times, I encounter things most strange to the mind's understanding: curious objects reflecting the sun in a singular fashion, thin and pliant, yet cold to the touch. They bear some likeness to a book, with shapes that seem made for reading, and yet I am certain it cannot be so. I dare not speculate, for such notions might be judged unnatural, though I confess they stir my wonder and imagination.

A swedish man of science, Lennart Hallqvist, whose letter reached me ere our departure, claimed to have seen a rock rise from the waters near the Kerguelen Isles, his vessel being forced to turn back by the roughness of the sea at that moment. I know not what to think of it. Mayhap some trick of wind and waves, and I shall not draw a conclusion until I have witnessed the place myself.

I hope this finds you in good health and spirits. Tell the children they are in my heart, and I pray each day for your safety. Though I am far, the thought of you sustains me through wind and wave.

Yours ever,

James Cook"³⁵

— C'est extraordinaire ! s'exclame Théo qui s'emporte d'enthousiasme.

Réginald, voyant l'impétuosité du vieil homme, lui retire des mains le rectangle de papier jauni, de près de deux siècles, de peur qu'il ne l'abîme.

— Nous partons tout de suite pour les Kerguelen, je ne peux tenir plus !

— Demain, mon ami, demain, le résonne Einar.

³⁵ "île Van Diemen, (ancien nom de la Tasmanie)

Le 26 janvier 1777.

Ma très chère Elizabeth,

Je te prie de me pardonner pour la brièveté de cette lettre. Les journées sont entièrement occupées par mes fonctions à bord, les cartes à tracer, les ordres à donner et les observations à consigner. Pourtant, au milieu de ces tâches, je pense constamment à toi.

La mer est agitée, et les étoiles nous guident fidèlement. Parfois, je rencontre des choses étranges qui troublent l'esprit ; d'étranges objets reflétant le soleil d'une manière singulière, fins et souples, mais froids au toucher. Ils ont une apparence qui rappelle un livre, avec des formes qui semblent destinées à être lues, et pourtant je suis convaincu que cela ne peut être ainsi. Je n'ose pas spéculer, car de telles notions pourraient sembler surnaturelles, mais j'avoue qu'elles ont éveillé mon émerveillement et mon imagination.

Un savant suédois, Lennart Hallqvist, dont j'ai reçu la lettre avant notre départ, prétendait qu'un rocher était sorti des eaux non loin des îles Kerguelen, son navire ayant dû faire demi-tour tant l'océan était agité à cet instant. Je ne sais qu'en penser. Peut-être quelque illusion du vent et des vagues. Je préfère ne rien conclure avant d'en avoir fait l'examen moi-même.

J'espère que cette lettre te trouve en bonne santé et de bonne humeur. Dis aux enfants que je les ai dans mon cœur et que je prie chaque jour pour votre sécurité. Bien que je sois loin, la pensée de toi me soutient à travers le vent et les vagues.

À toi pour toujours,

James Cook"

Chapitre 22

PERTH

Début d'après-midi dans la capitale occidentale d'Australie, il fait un soleil radieux en ce début d'automne.

— Ah ! Perth... son calme et sa bienveillance tranquille... provinciale, déclame presque théâtralement Réginald Percy qui s'est proposé de les accompagner dans leur voyage.

— Nous pouvons prendre un peu de temps, non ? questionne Samy sans vraiment y croire.

— Ah non ! J'ai accepté que nous allions en ville pour nous dégourdir les jambes, pas pour flâner alors qu'un mystère est là, là-bas... nous attendant...

— Depuis certainement fort fort longtemps, mon ami, dit Einar essayant de le calmer en lui tapotant l'épaule amicalement.

Ils avaient pris deux taxis pour emmener tout le monde au Kings Park de Perth, sur cette colline. Les allées bordées d'eucalyptus et d'autres essences locales, bien entretenues, sont si agréables à emprunter.

Samy, lui, flâne et profite du moment.

— Et si nous prenions un café. Ce matin, celui de l'avion, même si notre nouvelle hôtesse est très gentille, n'était pas à la hauteur de ce que j'apprécie, propose Einar.

— J'ai remarqué en effet que vous faisiez la tête à chaque fois que vous buviez ce... cette boisson, renchérit Théo.

Einar se met à rire.

— Vous avez raison, mais je croyais ne pas trop le montrer.

— Notre hôtesse, la petite Giorgia ne vous en voudra pas... trop, je crois.

— À propos, je dois contacter ce Tehurua dont nous avait parlé Llewellyn. Si c'est lui qui détient ce livre de feuilles de métal, il nous faut absolument le retrouver.

Une bonne heure plus tard.

— Qu'en est-il ? questionne Théo, qui ne retient plus son impatience alors qu'Einar revient.

— Eh bien, mes amis, téléphoner aux États-Unis et à La Réunion n'a pas été une mince affaire, et le coût est exorbitant... mais bon, grâce à ce General Post Office, situé là-bas au centre-ville...

Il se tourne vers Samy.

— ...Je pense mon cher que vous n'aurez pas le temps de flâner et tant mieux pour les nerfs de notre ami Théo.

Samy se tourne vers Théo.

— Je sais, je sais, j'aime visiter et vous, vous êtes impatient de connaître enfin cette vérité.

— Je suis désolé d'être toujours si désagréable, mon ami, et merci de votre magnanimité.

Théo cette fois se retourne vers Einar.

— Mais ne me faites plus languir... dites-nous ce qu'il en est ?

— Je n'ai pas eu Tehurua au bout du fil, mais on m'a confirmé qu'il habitait bien à Saint-Denis, qu'il était en vie malgré ses plus de quatre-vingt-dix ans !

— Quatre-vingt-dix ? répète Théo la bouche grande ouverte, mais s'il mourait avant qu'on arrive ?

— L'avion est ravitaillé, monsieur, dit le commandant de bord à Einar, alors qu'ils sont de retour en fin d'après-midi.

— Bien, merci commandant.

Mais le pilote se penche le plus discrètement possible en gardant un œil sur Théo.

— Pardon monsieur, mais gardez votre calme, je ne voudrais pas que le vieux monsieur s'agite trop.

L'air inquiet malgré tout, Einar tente de rester naturel et trouve un subterfuge.

— Oui mon brave, montrez-moi cela, dit-il tout haut.

Tous les deux s'écartent.

— J'ai remarqué quelqu'un qui tournait autour de notre appareil.

— De quoi avait-il l'air ?

— Grand, plutôt sportif, glabre et pas souriant du tout. Il était habillé avec la tenue de la TWA. Il tournait autour du train d'atterrissage, aussi, une fois qu'il a disparu sans même avoir dit bonjour, j'ai inspecté le train moi-même.

— Et rien de spécial ?

— Non rien... vous voulez que je fasse appel à un spécialiste ?

Einar réfléchit quelques instants en se frottant le menton.

— Non... je vous fais confiance.

— Que se passe-t-il commandant ?

— Alors que nous décollions, un des pneus a éclaté.

Einar, qui venait d'être appelé dans le cockpit, pensait que c'était une communication d'Howard qui l'attendrait. Il a le visage figé.

— Que va-t-il se passer ?

Le commandant se retourne, il sourit presque, ne vous inquiétez pas, j'ai connu pire... j'ai servi dans la RAF durant la guerre.

Einar a l'air stupéfait.

— Vous aussi ?

À l'approche de Singapour, après avoir endormi Théo avec une décoction qu'avait préparée le professeur, selon une recette apprise lors de la révolution bolchévique, tout le monde s'était bien attaché.

Le professeur se penche vers le fauteuil d'Einar, de l'autre côté de l'allée.

— Vous avez eu raison pour notre ami Théo, nous éviterons une syncope.

De nuit, l'aéroport de Singapour est heureusement équipé pour accueillir les avions à l'atterrissage tardif. La tour a été prévenue et tout est paré, même pour le pire.

Le commandant crie.

— Attention... on touche !

Le Lockheed Constellation attaque la piste de Singapour en frissonnant alors qu'il touche le tarmac. Un craquement sec résonne dans le fuselage, et le manche vibre dans les mains du pilote qui maintient l'appareil de toutes ses forces. Les roues rebondissent, l'avion tangué un peu mais il est solide et l'équipage garde le contrôle. Une odeur de caoutchouc brûlé envahit le cockpit. Les passagers, crispés, sentent la tension. Samy regarde par le hublot la piste dérouler son tapis, tandis que le Lockheed avale les mètres. Enfin, lentement, le Constellation ralentit, roule droit, et s'immobilise enfin. Un silence s'impose de lui-même. Le commandant, quoiqu'il ait été confiant, s'éponge malgré tout le front avec sa manche. Tous respirent. L'avion est au sol, fragilisé mais entier.

— Alors commandant ?

— J'ai appelé Perth, et effectivement, il y avait encore des tas de petites pièces métalliques sur la piste. Ils ont tout nettoyé, bien sûr.

Einar, lui, est vraiment inquiet.

— Il faut que j'appelle Howard.

Chapitre 23 SINGAPOUR

Dans le salon VIP de Paya Lebar airport, aéroport de Singapour.

— Alors, qu'a préconisé votre ami Howard ? demande Théo légèrement inquiet.

Einar, voyant le visage tracassé de son compagnon de route, lui met une main sur l'épaule.

— Mon cher compagnon, aucun souci. Howard nous envoie encore du renfort que nous prendrons à Colombo, sur l'île de Ceylan³⁶.

— Ils seront combien ?

— Trois de plus, attendez, j'ai les noms cette fois...

Il sort un papier sur lequel il a griffonné les noms.

— ...Paul Méchain, Karl von Kirsch et Amar Aït-Idir.

— Eh ben ! Un français, un allemand et un kabyle !... Un mélange magnifique à notre époque.

Einar se laisse aller à rire, ces derniers temps ont été plutôt stressants, et la gentillesse de Théo, quand c'est le cas, est délassante.

— Et ce n'est pas fini, Howard m'a dit qu'il allait contacter un homme que je ne connais pas et qui a peut-être le moyen de pouvoir nous permettre d'aller en bateau de La Réunion aux Kerguelen et alentour si besoin.

— Qui ça ? demande Théo, toujours curieux.

— Aristote Onassis !

— Allons, allons, réveillez-vous, mon ami !

Samy est penché sur Théo, qu'il tient dans ses bras.

— Que s'est-il passé ?

— J'arrivais, heureusement, et vous êtes tombé... mais pourquoi ?

Théo pose une main sur son front.

— Je ne sais plus... Ah si ! Einar vient de m'annoncer que...

Il se tourne vers Einar qui le regarde, souriant.

— C'est donc vrai ?

— Oui, heureusement que Samy arrivait derrière vous. En effet... c'est bien Onassis qui va peut-être pouvoir nous dépanner.

— Mais comment ? insiste Théo.

— Il a son yacht, un quatre-vingt-dix-neuf mètres, dix-sept cabines de luxe...

— Une chaise ! Par pitié une chaise ! joue théâtralement Théo en tournant la tête de chaque côté, le dos de la paume sur le front.

Toujours dans le salon VIP de l'aéroport, la petite troupe patiente durant l'inspection de routine de leur avion et son ravitaillement.

³⁶ Aujourd'hui Sri Lanka.

— Ce sandwich était vraiment délicieux, mademoiselle.

La serveuse s'éloigne de Théo qui se retourne vers Einar.

— Mais dites-m'en plus, comment se fait-il qu'Aristote Onassis puisse connaître Howard Hughes ?

— C'est très simple, par leurs affaires. Et en l'occurrence, Howard m'a dit que c'était par le biais de la TWA chez qui il a encore des contacts. Et justement Aristote avait besoin d'avions, alors...

— Bien, bien. Et alors, nous serons fixés quand au sujet du paquebot ?

Einar regarde sa montre.

— Voyons... d'ici une heure, je pense.

Einar dans la cabine de pilotage, vient aux nouvelles avant le décollage.

— Vous avez bien inspecté la piste cette fois, commandant ?

— Oui, aucune crainte, j'avais d'ailleurs donné le portrait-robot à la police australienne.

— Et ? fait Einar, les yeux grands ouverts.

— Ils ont arrêté un individu. Ce que vous craigniez est tout à fait et malheureusement exact. La secte The divine union était derrière cet attentat.

— J'en étais sûr ! tape-il dans ses mains.

— Et c'est confirmé, vos trois collaborateurs nous attendent déjà à Colombo. Allez vous asseoir, nous décollons.

Samy et Théo, face à face, sont de nouveau prêts à en découdre. Un échiquier les sépare alors que le Lockheed Constellation vibre doucement sous leurs pieds, roulant sur la piste de Paya Lebar. La nuit tombe lentement sur Singapour dans un dégradé de bleu et d'orange embrasant paisiblement l'horizon. Les phares de piste découpent des halos lumineux dans la pénombre.

Samy vient d'installer le plateau d'échecs sur la table pliante entre leurs sièges, les pièces aimantées posées. Le bourdonnement des moteurs accompagne le début de ce "combat".

Alors que la nuit est cette fois presque finie, cette troisième partie tire à sa fin, le silence règne, le professeur, seul spectateur, apprécie la bataille.

Samy bouge enfin son cavalier avec une concentration tranquille.

— Échec, dit-il d'une voix douce.

Théo se penche en avant, fronçant les sourcils.

Le souffle de l'avion faisant claquer les rideaux contre la paroi, et une vibration secouant légèrement le plateau ajoute à l'agacement de Théo.

— Quoi ? Non... ce n'est pas encore possible ! proteste-t-il en donnant un petit coup sur la table. Je... je n'ai même pas vu ce coup !

Samy hausse un sourcil amical, son regard brillant dans la pénombre.

— Vous savez, cher ami, votre jeu s'améliore, malgré tout. Cette dernière partie a presque été à votre avantage.

Théo, soufflant et gonflant les joues, fait mine de boudier, mais au bout de quelques secondes, un petit rire s'échappe de ses lèvres.

— Je sais, bon... d'accord. Vous gagnez cette énième partie. Mais la prochaine fois, je vous aurai !

Samy sourit, toujours amusé du caractère déconcertant de son vieil ami. Ce mélange d'orgueil et de gentillesse naïve.

— La prochaine fois, oui, j'espère vous voir l'emporter enfin, mon ami.

Théo a une moue boudeuse sur le visage, mais l'œil pétillant ; il regarde par le hublot les lumières de la ville qui approche devant eux.

— Oui... oui... je ferai plus attention.

Le professeur Meier se lève.

— Je suis ébloui par vos jeux, et croyez-moi, cher Théo, vous ne méritez absolument pas !

Le Constellation semblant commencer sa descente, tous s'attachent à leur fauteuil avant que l'hôtesse n'arrive.

— Messieurs, nous allons atterrir à Colombo airport...

Chapitre 24
COLOMBO

— Katunayake airport. Veuillez attacher votre ceinture et demeurer assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, je vous remercie.

Ce 23 mars au matin, l'aéroport de Colombo, à une trentaine de kilomètres du centre-ville est sous une petite pluie fine, alors que le soleil hésite entre nuages et ciel bleu.

C'est un aéroport au standing encore très militaire, même si quelques motels très "cheap" se sont déjà installés alentour.

L'escalier mobile, placé contre la porte ouverte du Lockheed, accueille la petite troupe.

Einar, l'œil aux aguets, un rien inquiet, scrute tout autour. Soudainement, il aperçoit, aux pieds de l'escalier, trois personnages.

— Ah ! Nos anges gardiens.

Le français, Paul Méchain, est un grand dadais dégingandé, rasé de près, crâne inclus. Habillé d'un short kaki plus ou moins propre, d'une chemise à fleur, type hawaïenne, sandales en cuir, chapeau de paille sur la tête et une paire de lunettes noires qui finissent de le ridiculiser.

L'allemand, Karl von Kirsch, est plus sobre, plus petit aussi, plus poilu avec ses favoris et sa moustache épaisse et fournie. Habillé d'un pantalon blanc immaculé, d'une chemise et d'une veste de la même couleur, une paire d'énormes chaussures noires cirées jusqu'à refléter le soleil matutinal, une casquette de l'Afrikakorps et pas de lunettes, lui. Juste les yeux mi-clos.

Enfin le kabyle, Amar Aït-Idir est un homme de taille moyenne, de corpulence moyenne, de teint moyen et de rasage plus que moyen. Habillé d'une djellaba couleur sable ceinturée par une bande de cuir noir où pendent un attirail disparate de grenades, couteaux et fouets, pieds nus, sans rien sur le crâne aux cheveux crépus, roux. Il porte une paire de lunettes de vue rondes.

Einar et la petite troupe derrière lui vient les saluer.

— Bonjour messieurs, j'espère que votre seule présence refroidira les ardeurs meurtrières de nos ennemis.

— Y a intérêt, lâche froidement Karl.

— Ouaïp, renchérit le français en commençant de mâchouiller un bâton de réglisse sorti d'une de ses poches.

— Pareil, précise Amar d'un air détaché, comme s'il n'était même pas concerné.

Einar reste silencieux quelques instants en les dévisageant.

— Oui... oui... on dira ça comme ça.

Théo qui était juste derrière, lance une pique.

— C'est drôle, on dirait que vous êtes abonné à ce genre de gugusses, Einar.

Ce dernier habitué désormais, ne relève pas. Il sourit.

— Vous savez, ce n'est pas avec des bonnes sœurs que nous serons en sécurité.

Samy se met à rire.

— Théo zéro, Einar un !

Théo bougonne.

— Oui, oui, je suis un chieur, mais avouez que vous aimez ça.

Toujours sur le tarmac, après les présentations d'usage, la troupe s'avance pour aller prendre une boisson chaude.

— Attendez ! J'ai oublié de prendre mon sac, crie Théo en faisant demi-tour.

Tout le monde stoppe pour l'attendre.

— Eh bien, ça nous permet au moins de profiter un brin d'air frais, dit Samy enjoué.

— Oui, en effet, confirme Einar.

Quinze minutes plus tard, Théo réapparaît tenant à bout de bras son sac.

— Voyez, j'ai fini par le retrouver.

À cet instant, une explosion détruit l'endroit où ils devaient être si Théo n'avait pas oublié son sac. Tout le monde se jette à terre tandis que les cinq portes-flingues sont en position de tir de tout côté.

— Bougez pas ! ordonne Paul Méchain, t'as vu quelque chose Amar ?

— Nan !

— Et toi Karl ?

— Que nibe !

— Et vous, les gonzesses ? se tourne-t-il vers Édouard Judel et Henry Hatford.

— Les gonzesses t'emmerdent trouduc, mais sinon j'ai rien vu d'bizarre, répond sèchement Édouard Judel.

— Pareil pour moi, dit Henry Hatford... des trouduc... on va s'entendre.

Un moment de silence complet passe avant que toute cette testostérone parte dans un rire commun.

— Au moins, ils ont le sens de la répartie, conclut Einar.

— Alors Einar ? demande Samy.

Revenant du bureau d'accueil de la Air India, avec un sourire d'une oreille à l'autre, il s'approche de ses compagnons.

— J'ai pu avoir Howard, il est un peu inquiet, mais il m'a assuré que ses "collaborateurs" étaient quand même à la hauteur et qu'il n'y aurait plus aucune lacune. Quant à Onassis, on a de la chance, son yacht est au large du Cap... Howard m'a parlé d'une réunion secrète au plus haut niveau, mais il ne m'en a pas dit plus, d'ailleurs ça ne nous regarde pas.

— Et quand repart-on alors ?

— Vers minuit, le temps de tout vérifier.
 — Vérifier quoi ?... Tout va bien ! s'exclame Théo.

Chapitre 25 LE CAP

Une semaine plus tôt, 16 mars 1961, la nuit est déjà tombée sur le port du Cap en Afrique du Sud. Il fait très bon en cette fin d'été austral.

L'annexe du Christina O, "Tina"³⁷, attend le premier invité de cette rencontre parfaitement secrète. La jetée est déserte et bien gardée pour préserver la discrétion de la rencontre tripartite.

Le second, droit comme un piquet, le menton bien levé, accueille Nehru qui est le premier à arriver.

— Bonsoir votre excellence.

— Bonsoir jeune homme. Suis-je le premier ?

— Oui, votre excellence.

— Bien... bien.

Le silence se fait alors que l'annexe démarre pour rejoindre le pont du yacht qui mouille discrètement un peu au large.

— Je peux vous aider excellence ?

— Certainement pas, je me débrouille parfaitement bien tout seul.

Nehru, froidement agacé, monte sur le pont. Le commandant du Christina O, Jean-Claude Fournier, salue militairement.

— Repos, commandant. J'aimerais me détendre dans ma cabine en attendant.

— Mon second, Nikos Panagiotou, va vous accompagner.

— Bien, bien...

Une demi-heure plus tard, sur la jetée de nouveau, le second attend. Une Mercedes noire s'arrête et deux hommes en sortent. Ils s'approchent ensemble. Ils ont à peu près la même taille, moyenne. Tous les deux glabres, un noir plutôt mince, élancé, les cheveux courts dégageant une espèce d'autorité naturelle. Le deuxième, plus vieux, trapu mais pas corpulent, la bouche ferme et l'œil aux aguets. Tous les deux en costume de tailleur.

— Je ne savais pas que vous arriviez ensemble, messieurs.

— Eh bien, vous voici au courant, cingle le français, je suis Jacques Foccart, je vous présente le président Sékou-Touré.

— Bien, bien, enveloppe le second qui visiblement a été refroidi par le français.

Alors que le yacht file dans la nuit ; le commandant de bord regarde l'océan noir à peine éclairée d'une Lune aussi discrète que la rencontre qui se déroule dans le petit salon juste en dessous.

Il se tourne vers son second.

³⁷ En hommage à sa fille, Athina, Onassis aurait pu nommer une embarcation de ce diminutif.

— Dites, Nikos, ça vous dit quelque chose “non-aligné” ?

Son subordonné le regarde comme s’il venait de parler chinois.

— Non, mon commandant. Pourquoi ?

— Le français, un compatriote, quand je les ai laissés tout à l’heure, commençait déjà à parler de ça... sur un ton déplaisant d’ailleurs.

— Oh, vous savez, moi les trucs de chefs, c’est pas mon niveau.

— Allons, Nikos, il faut être un peu plus ambitieux... qui sait si vous ne finirez pas Ministre de la Mer dans votre pays.

Au même moment, dans le petit salon, décoré sobrement et avec goût les trois “hauts personnages” sont en train de palabrer sur un ton assez véhément.

— Ah non ! Quand c’est non, c’est non !

Jacques Foccart, très en colère, monte sur le pont. Il est hors de lui.

Un homme d’équipage, serveur, s’approche alors.

— Monsieur désire-t-il un thé ou une eau ?

Foccart se retourne d’un coup. Il tente de se calmer.

— Oui, c’est une bonne idée... un Schweppes.

— Où le prendrez-vous, monsieur ?

— Ici, sur cette banquette-là.

En effet, sur le pont, une très belle banquette en teck, coussins moelleux et dossier bien rembourré est légèrement éclairée par une lampe.

Quelques instants plus tard, alors que le serveur arrive avec un plateau d’argent, sur lequel il a posé un grand verre, une bouteille de ce déjà célèbre soda ainsi que quelques biscuits secs, le Pandit Nehru rejoint Jacques Foccart.

— Allons, allons, mon ami, il n’est pas question de faire une révolution. Je ne suis pas un révolutionnaire. Mais nos pays n’en peuvent plus de cette alternative unique ; Est ou Ouest.

Le serveur est resté debout, attendant qu’on lui commande quelque chose.

Nehru le remarque à cet instant et se retourne, le visage fermé.

— Vous désirez, jeune homme ?

— Euuuh pardon.

Rougissant, le serveur s’éloigne discrètement.

— Bon, je vois que je ne vous convaincras... j’aurais essayé. Mais nous serons à Belgrade³⁸ cet

automne ! Nous allons rentrer au port en restant amis. Mais vous n’auriez pas dû casser ce verre, cher ami.

— Je suis désolé, je me suis emporté, en effet, je ne comprends pas votre position, restons-en là donc, mais le général va être déçu.

— Vous lui direz mes amitiés, après tout, lui aussi s’est opposé aux grandes puissances.

Foccart reste pensif.

³⁸ Le Mouvement des non-alignés, officialisé à Belgrade en septembre 1961, rassemble des pays refusant de s’aligner ni sur le bloc américain, ni sur le bloc soviétique. Fondé par Nehru, Nasser et Tito, et soutenu par un bon nombre de chefs d’État, dont Sékou-Touré, ce mouvement vise à préserver l’indépendance, promouvoir la paix et soutenir les États nouvellement décolonisés. Reposant sur la souveraineté, la non-

ingérence et la neutralité, il devient un acteur diplomatique majeur du tiers-monde.

Chapitre 26 MAURICE

24 mars 1961, les premiers reflets orangés du soleil sur l'océan Indien se font voir, la nuit s'échappe laissant la place à une nouvelle journée sur Terre.

Samy, réveillé depuis peu, une tasse de café sur la tablette en face de lui, se délecte du paysage.

La jeune hôtesse de l'air, Giorgia, une longue brune souriante, prend son plus bel accent italien.

— Messieurs, nous allons atterrir à l'aéroport de Plaisance. Veuillez bien attacher votre ceinture et demeurer assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil, je vous remercie.

Peu de temps après, l'île Maurice est en vue, et déjà les ombres des cocotiers s'étalent sur les plages. Le train d'atterrissage se fait entendre et l'avion secoue légèrement les passagers encore endormis.

Théo lève la tête d'un coup.

— Que se passe-t-il ?

— Nous atterrissons, cher ami, l'informe Samy, sur le siège de l'autre côté de l'allée.

— On aurait pu prévenir ! dit-il sur ce ton de reproche qui fait son "charme".

Samy lui sourit, silencieux, alors que l'hôtesse, visiblement, est assise sur son petit strapontin. Elle fixe Théo des yeux, très aimablement.

— D'accord... je dormais.

— C'est cela mon ami. Vous avez fait de beaux rêves ?

Le Christina O est ancré au large. La navette du yacht attend. Le second, Nikos Panagiotou, se lève du bollard où il était assis.

— Bonjour messieurs, je vois que vous êtes plus nombreux que prévu... nous pouvons prendre cinq personnes pour un premier voyage.

Samy, qui regarde déjà de droite et de gauche, appréciant le paysage, les gens affairés et des enfants au loin qui jouent au ballon, est apostrophé par Théo.

— Je prends le premier service, Théo, ça ne vous embête pas ?

Sorti de ses rêves, il répond automatiquement.

— Non, non, pas de souci, mon vieil ami.

Quelques minutes plus tard, le "Tina" vogue vers le yacht majestueux en cette matinée ensoleillée, avec à son bord Einar, le professeur, Théo et Édouard Judel.

Le gigantesque yacht est d'une remarquable stabilité là où il est ancré. Les derniers arrivants rejoignent le groupe déjà installé sur les banquettes du pont. Ils sont tous à humer l'air du large : Einar, le professeur, Théo, Samy, Réginald Percy,

Édouard Judel, Henry Hatford et les derniers, Paul Méchain, Karl von Kirsch et Amar Aït-Idir.

Un serveur arrive.

— Messieurs désirent une collation ?

Einar, de nouveau dans "son jus", paraît aux anges.

— Eh bien, oui, pour ce qui me concerne, un whisky, sans glace.

Les autres commandes fusent les unes après les autres. Le garçon, professionnel, enregistre tout de mémoire et repart.

Einar, après le déjeuner qu'ils ont tous pris ensemble sur le pont, vient rejoindre le commandant Jean-Claude Fournier qui profite de cette croisière imprévue il y a peu, pour continuer la formation du second aux manœuvres du yacht.

— Vous désirez ? demande le commandant.

— Rien, rien, je pilote des avions, de temps en temps, j'étais curieux de voir comment ça se passe pour un bateau de...

Le commandant le coupe, très poliment.

— Un navire, monsieur !

— Ah oui, c'est vrai. L'un de mes oncles, capitaine au long cours, me reprenait toujours sur le terme.

Le commandant sourit, civilement.

— Mais sinon, dites-moi commandant, nous serons à La Réunion vers quelle heure ?

— Si la mer est comme en ce moment, aussi calme, avant 18 heures.

— Parfait, parfait... j'en profite, connaissez-vous un bon hôtel à Saint-Denis ?

— L'Émeraude³⁹, monsieur, L'Émeraude !

Presque surpris de la réponse du tac-au-tac, Einar note le nom.

— Merci.

— Je vous en prie, mais vous savez que vous pouvez fort bien dormir ici, après tout, son excellence Onassis nous a bien recommandé d'être à votre entière disposition.

Einar a un air dubitatif.

— Vous savez, tant qu'à faire, si je peux éviter, je préfère vraiment la terre ferme pour dormir, même sur un... navire ayant un tel luxe.

— Ça je vous comprends fort bien, mon ami, intervient Théo qui arrive sans crier gare... tout pareil !

³⁹ Autant le dire tout de suite, cet hôtel n'existe pas, si le premier hôtel moderne a bien ouvert en 1961 à Saint-Denis de La Réunion, les sources ne permettent pas d'en savoir la date, ni le nom. NdA

Chapitre 27
LA RÉUNION

Il est près de dix-huit heures quand le Christina O mouille au large du port de Saint-Denis de La Réunion.

— Merci commandant, c'est fort instructif de faire ce voyage avec vous, dit Samy en quittant le poste de barre.

— Vous dormez ici, monsieur Darge ? demande très poliment le commandant.

— Je pense, oui... j'aime cet environnement nouveau pour moi, et j'ai envie d'en ressentir toutes les émotions... et j'avoue que le luxe de ce yacht ne m'indiffère pas.

— Alors permettez-moi de vous inviter à bord pour le dîner, j'aurai plaisir à vous avoir à ma table.

Samy, enchanté d'être ainsi invité, répond très souriant.

— Bien, bien... merci

Passé le port, ses quais où grouillent les dockers au travail, ses hangars vidés ou remplis, ses grues de déchargement ou chargement. Tout un monde en activité alors qu'une petite bande, Einar, le professeur Meier, Théo, Réginald et Samy, accompagnés d'Édouard et Henry, se dirige vers la ville, un peu plus haut, ayant laissé les autres sur le navire, à leur farniente.

Einar demande son chemin.

— Pardon ma brave dame, savez-vous où se trouve l'Hôtel L'Émeraude ?

La vieille dame le regarde comme une vieille chaussette.

Théo sourit sous cape.

— Einar, je crois qu'il vaudrait mieux demander au marchand de journaux... là.

— Vous avez raison, Théo ! Lorsque Samy n'est pas là, vous vous révélez d'une aide précieuse.

— Ah oui, c'est vrai ?... À ce sujet, vous savez où il est allé l'animal ?

Einar se retourne et montre du bout du nez Samy le regard au ciel, les mains sur les hanches.

— Regardez-le, c'est comme s'il découvrait le monde à chaque pas.

Une bonne demi-heure plus tard, après avoir demandé ici et là, la bande arrive à l'hôtel L'Émeraude, qui porte bien son nom. C'est un bijou d'architecture moderne, où le béton blanchi se mêle au verre et au métal sur cinq étages.

— Sobre et élégant, résume Samy.

Einar, avant de se diriger vers l'accueil, se tourne vers ses compagnons.

— Attendez-moi là, je vais réserver... combien de chambres ?

— Moi, dit Théo immédiatement en levant le doigt.

— Pas moi, Einar, j'ai envie de goûter à une nuit de charme et clapotis, dit doucement Samy.

— Pareil pour moi, dit poliment Édouard, ça me rappellera un peu mes nuits de jeunesse sur le Normandie⁴⁰.

— Eh bien je ferai le guet alors dans ce gourbi, ironise Henry.

— Je suis certain que tu t'en tireras très bien tout seul. Je ne pense pas que les tarés soient déjà là.

— Vaut mieux prévenir...

— ...Que guérir, je sais Henry !

Après avoir réservé les chambres, Théo propose à tous d'aller dîner en ville.

— Je suis invité par le capitaine, vous m'accompagnez monsieur Judel ? s'enquiert Samy.

Presque étonné d'être ainsi convié par l'un de ses "clients", un large sourire barre le visage d'Édouard.

— Mais avec joie monsieur Darge, avec joie !

— Bien, eh bien, nous irons sans vous, conclut Théo légèrement fâché.

Tout le monde se sépare sur cet entrefait quand le soleil disparaît totalement.

La soirée a été agréable, courte mais agréable, tout le monde, fatigué, est allé se coucher assez tôt. Le lendemain matin, le petit groupe de la veille se réunit, et après une marche d'une bonne heure, ils se trouvent à l'adresse du chaman Tehurua.

— Bien, la maison de Tehurua est ici, montre Einar.

— Une case oui, précise Théo.

— Avec son petit jardin créole, c'est tout simple à souhait. Charmant même, conclut Samy.

Sur les hauteurs, par un chemin sinueux, en effet, ils ont réussi à trouver l'adresse qu'un vieux monsieur leur a écrit sur un bout de papier après avoir essayé de le leur dire : "Lor la Route Montagn', la kaz blan avek so volet rouz, anba gran banyan ki i lonz' la route".⁴¹

Alors qu'ils sont devant la porte, Einar paraît étonné.

— Il n'y a pas de sonnette ! dit-il, assez surpris.

C'est Théo, d'autorité, qui frappe à la porte.

Quelques instants plus tard, des pas traînés se font entendre, avant que la porte ne s'ouvre sur un homme légèrement courbé, très mince, au visage rayonnant. Il est habillé d'une salopette bleue, dé-

⁴⁰ Célèbre paquebot de la jet-set dans les années 1930.

⁴¹ En créole : "Sur la route de La Montagne, la maison blanche avec ses volets rouges, sous le grand banyan qui longe la route."

lavée mais d'un aspect presque neuf, une chemise verte et un très vieux chapeau de paille.

— Tehurua ? Tehurua Manuariki Tahuata ? demande doucement Théo.

— Oui ?

— Nous avons connu Llewellyn Percy...

— Llewellyn ! répète-t-il joyeusement en se relevant, que devient cette si chère amie ?

— Je suis désolé, mais elle a été assassinée, à cause... mais pouvons-nous entrer ? chuchote presque Einar.

— Mais bien sûr, la cabane n'est pas très grande, mais ça ira, si vous vous contentez de ce banc, fait l'hôte en montrant une planche de bois sur deux bidons.

Tout le monde s'assied.

— Voilà, pardonnez-moi, je vais être direct, commence Einar, c'est à cause d'un livre qu'elle a été tuée... un livre aux fines feuilles de métal !

— Le livre ? C'est donc vous dont elle m'a parlé avant de devoir aller voir son pasteur...

Einar le coupe un peu gravement pour lui apprendre que justement, c'est ce dernier qui est la cause de la mort de son amie.

— Je comprends mieux... mais... pourquoi voudriez-vous ce livre ?

Cette fois, c'est Théo qui prend la parole.

— Parce que je suis... nous sommes sûrs que cela est en rapport avec une très très ancienne civilisation. Mon ami, là...

Il met la main sur l'épaule d'Einar.

— ...Est en possession d'une feuille de ce livre, mais il nous a été impossible de la lire.

Le chaman sourit doucement.

— C'est une évidence. C'est donc vous qui avez la feuille manquante ?

— Oui... enfin... lui.

— Comment êtes-vous en sa possession, c'est très étonnant.

Einar sourit mystérieusement.

— D'après la légende familiale, c'est mon grand-père qui l'a rapporté d'un voyage fait en 1879-1883.

— Bien, bien... mais vous savez, cette langue n'a pas été parlée depuis plusieurs millions d'années. Des regards de batracien se plongent dans les yeux de Tehurua.

— Mi... mil... millions ?

— Oui.

— Mais alors, vous savez ? Et comment faites-vous pour la lire ? demande Théo incrédule.

— Il ne vous a pas échappé, si vous connaissiez Llewellyn, que je suis... chaman ? dit-il souriant.

Chapitre 28

KERGUELEN

Dans la cabane de Tehurua, quand les membres de la petite compagnie ont vu et tenu en main le fameux livre, un silence presque religieux s'est fait entendre.

C'est Einar qui a repris la parole en redonnant l'ouvrage aux feuilles de métal fin à son conservateur.

— C'est un choc déjà de savoir qu'une telle chose existe, mais l'avoir en main est encore plus perturbant, dit-il la voix cassée.

— J'en suis bien conscient. D'autant que cet ouvrage ne plaît pas à tout le monde, précise Tehurua.

Le regard d'Édouard, le premier, se plisse.

— Comment ça ?

— On a déjà voulu attenter à ma vie, monsieur.

— Puis-je... peut-on en savoir plus ?

— Oui, c'était en 1948, à Auckland, j'étais professeur de paléontologie et paléontographie à l'Université d'Auckland, c'est là que j'ai connu Llewellyn. Et des individus, avant que de vouloir m'abattre, m'ont d'abord proposé une somme exorbitante pour m'acheter ce livre, disant qu'ils représentaient un riche propriétaire qui désirait rester anonyme.

Les regards que s'échangent ses invités lui indiquent qu'ils comprennent.

— Vous sauriez qui c'était ? demande Tehurua.

Einar, essayant de garder son calme, répond à voix basse, comme si quelqu'un à l'extérieur aurait pu entendre.

— Peut-être... John Smith, ça vous dit quelque chose ?

Le regard du vieux chaman se fige.

— Mais bien sûr ! C'est le nom du pasteur de Llewellyn et c'était aussi l'un de mes élèves... quand j'étais à Oxford avant la Première Guerre mondiale.

Théo a la bouche ouverte et les yeux qui pétillent.

— Vous y étiez professeur ?

— Bien sûr ! J'avais plus de quarante ans en 1914, je n'étais plus étudiant !

Théo se secoue la tête comme pour se sortir une idée de la tête.

— Bien sûr, bien sûr... quand j'étais jeune étudiant, moi-même à Oxford... soudainement, je me souviens de vous maintenant. 1913 !... Thierry Athur !

C'est Tehurua cette fois qui reste bouche bée.

— Alors ça !

Einar se lève d'un coup.

— Bon, messieurs, vous vous souviendrez des vieux jours plus tard... il est temps de "tous" partir d'ici.

L'ancien Thierry Athur et Théo Dewez se regardent comme s'ils se retrouvaient après un très long voyage. Mais Einar ayant appuyé sur le "tous", Tehurua comprend qu'il est inclus d'office.

— J'ai l'impression que je dois vous suivre, mon ami, dit-il, décidé.

— Les esprits ? demande Samy d'un regard curieux.

— Non, sourit Tehurua... la logique même, mais les esprits sont toujours logiques aussi.

Un rire commun accompagne leur départ de la mesure.

Sur le quai du port, la petite troupe revenant des hauteurs de Saint-Denis s'approche de la navette qui les attend.

Le second, Nikos Panagiotou, se lève et leur tend les bras, tout heureux de les revoir arriver en cette fin de matinée.

Soudainement une rafale de coups de feu balaie la jetée, tuant sur le coup le pauvre second et blessant Réginald. Édouard, lui, se jette sur Tehurua et son trésor pour le protéger tout en sortant son Colt 45.

Einar lui crie.

— Là... dans la ruelle en face.

— Vu !

Il tire deux balles avant qu'une silhouette ne sorte du coin d'un hangar au bord du quai et, touchée, tombe à l'eau comme une pierre.

— Il a eu son compte, lance Édouard en se relevant tout en aidant aussi son "client principal".

À leur arrivée sur le navire, les trois gros bras, envoyés par Howard, ont l'air penauds quand Einar les voit dans le salon, entourés de bouteilles diverses.

— Vous faites bien de vous taire, messieurs ! Ce n'est pas à l'honneur de vos curriculums ! Alors que nous avons échappé à un tueur que vous auriez bien pu dissuader par votre présence. Vous êtes virés. Je ne vous retiens pas...

Il sort une liasse de billets.

— ...Voici pour votre "service". On vous débarque dès que nous serons de retour à terre.

Amar s'approche du "boss", encore plus embêté que les autres.

— Boss, c'est moi le responsable. Je n'avais jamais vu une cave aussi bien... fournie. Et c'est moi qui nous ai poussés à goûter toutes ces bouteilles.

D'un geste du bras il survole les cadavres vides.

— C'est une tournée dont j'espère que vous vous rappellerez.

— Vous n'en parlerez pas à monsieur Hughes ?

— Non... je suis déçu, mais pas méchant. Bon, je vous laisse, je vais voir notre ami Réginald qui n'est heureusement que légèrement blessé.

Édouard, qui était resté dans le couloir, secoue négativement la tête.

— Tssss Tssss, le vin ça gâche le professionnel.

Quelques heures plus tard, alors que le yacht file sur l'eau assez calme pour la saison.

— Monsieur Hallqvist ! appelle le commandant.

Einar était sur le pont en train d'admirer l'océan après ce déjeuner au grand air.

— Nous sommes non loin de l'île principale des Kerguelen. Que faut-il faire ? Mouiller ou se diriger ailleurs ? Heard et McDonald ?

— Seconde solution, commandant. Je vous laisse, nous allons tous écouter monsieur Tehurua qui va nous lire enfin le livre que nous avons rapporté.

Dans le salon nettoyé par les trois soulards, Tehurua, entouré de tous, ouvre le livre.

— J'ai besoin de mes lunettes, dit-il en cherchant dans ses poches.

Il n'arrive pas à les trouver. Il se relève, perdant très légèrement l'équilibre. Il pose sa main sur les coussins de la banquette pour se retenir, mais elle glisse entre deux. Quand il la retire, il saigne un peu.

Einar est le premier à réagir.

— Ah ! Je suis bête, elles sont là dans ma poche de chemise.

Voyant le bout des doigts ensanglantés, Einar s'inquiète.

— Que s'est-il passé ?

— Rien, rien, un morceau de verre brisé... regardez. Ce n'est rien.

— Je vais chercher un pansement, décide Samy en se levant.

Pendant ce temps, Tehurua soulève la couverture métallique du gros livre.

— Regardez ! crie Théo.

Alors qu'il était en train de commencer à déchiffrer mentalement le texte qu'il allait leur lire, Théo pointe un endroit sur le verso de la couverture.

En effet, un dessin apparaît fugacement, une série de tracés fins, comme gravés de l'intérieur.

Tout le monde regarde ce qui est manifestement un plan et une suite de chiffres.

— C'est extraordinaire, ça fait plus de soixante ans que j'ai cet ouvrage, et une seule goutte de mon sang vient de révéler ce que personne n'a pu voir depuis...

Theurua a l'air complètement héberlué.

— ...Plusieurs millions d'années, conclut Einar. J'ai noté les chiffres... -51.175 71.3333.

Chapitre 29
SUD DE L'EX-GONDWANA

En plein océan, dans la région entre les îles françaises Kerguelen et les îles australiennes Heard et McDonald, faisant partie du plateau Kerguelen.

41 521 963 ans plus tôt.

Un être d'une soixantaine de centimètres, le crâne développé et chauve, un visage souriant, glabre mis à part plusieurs longs poils partant de sous le nez et horizontaux, deux yeux en noisette, un petit nez en trompette avec une seule narine, l'air très doux. Deux longs bras avec des mains pourvues de quatre longs doigts sans ongles. Deux jambes aussi, bien musclées, et des pieds pourvus aussi de quatre doigts. Le corps est lisse et la peau brune.

Ses habits sont assez simples, un pantalon en peau, une sorte de t-shirt en longs poils tressés, des chaussures souples faites d'une sorte de tissu inconnu pour nous. Cet être-là, d'apparence féminine mais sans certitude, se trouve au pied d'un monticule où se trouve un petit escalier menant à une sorte de rotonde surmontée d'une coupole en forme de pyramide aplatie.

L'être est accompagné d'un autre personnage, plus petit, que l'individu tient par la main.

(Évidemment leur langue n'est pas humaine... ici, la langue sera donc en français, traduit par Tehurua).

— Éri-Srère⁴², il faut que tu apprennes notre Histoire, sinon comment pourras-tu te comprendre et être utile au collectif ?

— Je sais, Hha-Finh, si j'étais en colère tout à l'heure, c'est que je croyais devoir attendre encore une période avant d'être pleinement utile au groupe.

Hha-Finh baisse la tête vers Éri-Srère, l'air rassurée.

— Alors c'est bien. Va... le livre est posé au centre, tu as tout le temps de l'étudier.

— Merci Hha-Finh.

— Je t'en prie, sororité, fraternité, jeune Éri-Srère, je vais aller m'occuper de Piul-Srère.

Hha-Finh arrive quelque temps plus tard dans la grande maison en bois où vit son groupe.⁴³

— Où est Piul-Srère ?

— Piul-Srère est allé aider la vieille Gâ-Taahi à labourer son champ.

Hha-Finh sourit, Piul-Srère n'a même pas six ans, et déjà à aider les autres.

Un être assez grand pour cette espèce, de plus de quatre-vingts centimètres, arrive en courant.

— Hha-Finh ! Nous allons disparaître !

Elle regarde l'être faisant partie des sages.

— Comment cela... "disparaître", Naar-Taahi ?

— Nous avons étudié toute la nuit, et les chiffres ne mentent pas... le sol sur lequel nous sommes est prêt à s'effondrer, à disparaître sous les eaux.

— Comme ça ? D'un coup ? Alors que nous y sommes depuis tant de millions d'années.

— Je sais !

— Mais pouvons-nous fuir ? Nous installer ailleurs ?

— Non, tu sais très bien que nous avons réussi à préserver ce bout de planète et en faire un sanctuaire en dehors de toutes les autres espèces... ici.

— Je sais, nous avons lu le livre...

— Oui... le livre...

C'est à ce moment-là que la terre se met à trembler terriblement, les arbres sont secoués comme des fétus de paille, quelques êtres ailés s'enfuient en piaillant de peur. Hha-Finh se retourne et au loin, voit la rotonde surmontée d'une coupole en forme de pyramide aplatie, s'écrouler sur Éri-Srère et disparaître sous les eaux qui s'abattent en une vague immense sur leur territoire jusqu'alors inviolé.

30 mars 1961, c'est le matin. 51°13 minutes de latitude Sud et 71°22 minutes de longitude Est.

— Commandant ! C'est quoi ça... là-bas ?

⁴² Tehurua n'a pas traduit ce mot, mais il semble que les genres ne sont pas vraiment identifiés chez cette espèce, seulement les générations.

⁴³ "Groupe" pouvant signifier ici "famille", au sens large de l'espèce scientifiquement appelée (selon Einar Hallqvist) : "Kerguelensis" et plus couramment : "Kerguelid".

Chapitre 30
-51.175 71.3333

— Couchez-vous ! crie Paul Méchain.

Alors qu'un hélicoptère, arrivant des îles australiennes au sud-est, commence à faire feu sur le pont, tous se jettent au sol.

Remontant des cabines, Paul Méchain, Karl von Kirsch, Amar Aït-Idir, Henry Hatford et Édouard Judel se positionnent et répliquent d'un feu nourri.

— Attendez qu'il repasse, je vais lui faire son affaire, moi, à ce moustique bruyant.

Amar, défiant l'engin volant alors qu'il revient, se tient droit sur ses jambes. Il vise, l'œil collé à la visée de son arme.

Une rafale venant de l'hélicoptère balaie le pont.

Amar tombe. Mort, criblé de balles.

D'un seul homme, les quatre autres porte-flingues tirent pour riposter et sans s'arrêter sur l'oiseau de malheur.

— Touché ! crie de joie Édouard.

— Je crois bien, camarade, apprécie Karl, s'approchant de "l'autre Franzose", comme il dit. En effet, l'appareil repart, une traînée de fumée noire le suivant derrière... puis, quelques secondes plus tard, une explosion.

Tous regardent l'horizon.

Justement, au même instant, non loin de la déflagration, Samy, toujours le regard acéré, tend son doigt, effaré.

— Regardez ! Là !

Intrigués, tous regardent dans la direction indiquée.

— Oui, Samy a raison... là-bas, ce point. Les jumelles, s'il vous plaît !

Einar et les autres scrutent un petit îlot avec une sorte de ruine au-dessus. Il distingue des escaliers surmontés des restes d'une rotonde avec un toit en pyramide basse.

— Il faut que nous allions voir ça de plus près, lance Einar d'un ton décidé.

Le canot pneumatique, gonflé à bloc, s'approche de l'îlot. Einar, le professeur Meier, Théo, Samy et deux hommes d'armes débarquent. Théo a un objet entre son coude et sa hanche, un objet qu'il tient précieusement. Le livre.

Une fois à terre, ils débarquent tous sur l'îlot qu'ils viennent de voir un peu plus tôt.

— Théo, à vous l'honneur, c'est un peu grâce à vous que nous sommes ici, après tout.

Tremblant d'émotion, Théo essaye de gravir les premières petites marches de cet escalier. Mais il est trop ému.

— Attendez, cher ami, se précipite Samy en lui prenant le bras gauche pour le soutenir.

Les deux gorilles commençant à les suivre sont stoppés par le bras d'Einar.

— Laissez ces deux-là tranquilles quelques moments. Ils l'ont bien mérité.

Hésitants un moment, ils ne bougent pas et, finalement, Édouard acquiesce d'un mouvement de tête.

— Après tout, vous n'avez pas tort, et le temps que les tarés soient au courant de leur déveine, nous serons loin.

Arrivés au sommet de la ruine, seuls, Samy et Théo sont face à ce qui tient d'un autel.

— Regarde, Samy ! C'est ici que se tenait ce livre... j'en suis sûr.

— Seriez-vous chaman, mon ami ?

Théo lui sourit gentiment.

— Ne soyez pas grotesque. Non... regardez !

Il pose le livre à l'endroit précis de l'ombre d'un carré. Mais dès qu'il est posé au centre du plateau, sous ce qui reste du toit pyramidal, la construction commence à trembler. Les deux amis sont secoués eux-mêmes par le mouvement tellurique. Théo essaye de reprendre l'objet, mais, déséquilibré, il tombe en arrière, retenu par son fidèle ami. L'îlot entier est pris de soubresauts dangereux et commence à s'enfoncer dans l'eau.

— Venez, Théo !

— Mais... le livre !

— Il est là où il devrait être, c'est vous qui avez raison, mon ami.

— Nooon... j'ai tort ! crie Théo en essayant de reprendre l'ouvrage de métal.

Ixelles, près de deux mois plus tard.

26 mai 1961, Théo est dans son vieux fauteuil toujours aussi dégingué, entouré de son vieil ami, Samy, et d'un invité... Einar Hallqvist.

Il se lève d'un coup alors qu'Einar était en train de raconter, encore une fois, ce qui s'était passé là-bas.

— Vous vous rendez compte ! Une secousse tellurique au moment même de notre présence, qui n'était... qu'une coïncidence.

Théo allume la radio.

— Si vous pouviez vous taire un peu, Einar, nous connaissons tous cette histoire. Mais là, j'ai besoin de m'informer du monde. Et j'aimerais écouter le discours de ce nouveau président américain, Kennedy, qui a parlé hier, paraît-il...

Einar et Samy se regardent en souriant, connivents.

Le discours est retransmis à la BBC, Théo écoute, concentré.

"...we have assessed our strengths and weaknesses, our chances of success and our risks of failure. Now it is time to take greater strides; time for a great new American enterprise; time for this na-

tion to assume a leading role in space achievements, which in many ways may hold the key to our future on Earth.”⁴⁴

Théo se relève pour éteindre la radio.

— Décidément, ces hommes politiques n’ont rien à dire que des conneries. S’ils savaient que c’est en connaissant notre passé que nous construisons l’avenir... et non en allant taquiner les petits hommes verts !

FIN

⁴⁴ “...avons évalué nos forces et nos faiblesses, nos chances de succès et nos risques d’échec. Il est maintenant temps de faire de plus grands pas ; temps pour une grande nouvelle entreprise américaine ; temps pour cette nation de jouer un rôle de premier plan dans les réalisations spatiales, qui, à bien des égards, peut déterminer la clé de notre avenir sur Terre.”

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Un roman d'aventure en 1961, époque troublée s'il en est. De Bruxelles à La Réunion, en passant par Berlin-Est, Moscou, Bangkok... à la poursuite d'un mystère paléographique.

—Théo, se retenant de son naturel, prend le carré de métal qui n'attendait que son impatience.

Il tourne vers Einar un regard perdu.

— Mais, dites-moi, d'où vient cette... chose extraordinaire ?

Content de son "effet", Einar le fait patienter un instant en buvant un peu de sa tasse. Mais la patience de Théo, déjà mise à rude épreuve, craque.

— Mais dites-moi, au nom du Christ !

— C'est mon aïeul qui, comme il l'a raconté en long et en large, uniquement à l'oreille de son fils Ragnar, mon grand-père... l'a trouvé sur un îlot qui depuis... selon les informations que j'ai moi-même pu récolter grâce aux coordonnées géographiques... "aurait" disparu.

La tête de Théo, qui fait un effort surhumain pour ne pas étrangler son hôte, passe du rose au rouge. Il réussit à se contenir malgré tout.

— Des coordonnées géographiques ?...

Mais il n'a jamais cherché à en savoir plus, lui ?

photo de couverture :

Frédéric Ducarme

[https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:
%C3%84lot_de_Sable_Blanc_2.jpg](https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:%C3%84lot_de_Sable_Blanc_2.jpg)

Licence :

[https://creativecommons.org/
licenses/by-sa/4.0/deed.fr](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/deed.fr)



Partage gratuit - libre de droits